



Le feuilleton Page D3
Essais québécois Page D5



Modigliani Page D8
Formes Page D10

LIVRES

LE DEVOIR. LES SAMEDI 10 ET DIMANCHE 11 FÉVRIER 1996

Saint-Valentin

«Il fait
tout fou
dans nous!»

LOUISE LEDUC
LE DEVOIR

Dans quatre jours, la Saint-Valentin. Peut-être avez-vous prévu un repas en tête à tête. Ou encore une escapade romantique à la campagne. Banal. Pour surprendre à coup sûr l'être aimé, Trois-Rivières s'impose. Trois-Rivières? Oui, Trois-Rivières. Trois-Rivières, parcourue au fil des 288 poèmes d'amour éparpillés sur les murs de la Vieille Ville.

«Il fait tout fou dans nous.» Gilbert Langevin, en cette «promenade de la poésie», a de la rivalité au royaume des chanteurs de pomme. Plus loin, sur le mur de la bibliothèque, les vers d'Yves Préfontaine renchérissent: «Je voudrais neiger autour de toi / et me perdre dans la neige.» L'hiver est froid, mais les cœurs restent au chaud en cette capitale québécoise de la poésie.

Il y a deux ans, l'éditeur des Écrits des Forges, Gaston Bellemare, écrivait à tous les propriétaires du centre-ville de Trois-Rivières, leur demandant l'autorisation d'apposer sur leurs murs quelques vers enflammés gravés sur une plaque. Au bout du parcours imaginé, l'installation d'une boîte aux lettres toute spéciale permettrait aux marcheurs de déposer leurs propres élans, à l'ombre d'un monument rendant hommage au «poète inconnu».

Mission accomplie. En moins de deux ans, 1500 personnes ont déposé leurs envolées poétiques dans ladite boîte aux lettres. «Ce sont des poèmes pour fins d'études universitaires ou pour publication. Simplement des poèmes pour l'oubli, quoi...», confie M. Bellemare.

La fierté locale

Pour concrétiser le projet, citoyens et entreprises de Trois-Rivières ont gratté leurs fonds de tiroirs et accumulé les 35 000 \$ requis. La promenade de la Poésie fait maintenant la fierté locale: le 14 février, le maire viendra déposer une gerbe de roses au pied du monument thématique.

Confinés habituellement à de poussiéreux rayons de bibliothèques, alexandrins, décasyllabes et octosyllabes ont ainsi obtenu leur droit de cité et s'inscrivent désormais au cœur de la vie quotidienne.

Saint-Denis Garneau, pour sa part, a obtenu refuge à la Caisse populaire. «Le lieu retrait de notre amour / où notre cœur se noue et se dénoue / au centre de notre attente.» Tout près, face à la cathédrale, lui répond Patrice Desbiens: «Le sang saute / d'un corps à l'autre / sans toucher terre.»

Dans la fenêtre d'une maison typiquement trifluvienne (par ses briques rouges et par son inscription «logement à louer), jouxtant un OUI en grosses lettres bleues, Luc Perrier. «Dans ton chapeau de paille / Les œufs fragiles du bonheur.»

Arrive le fleuve, ses glaces, son pont Lavolette au loin. «Ils étaient deux dans le paysage / à déguster le même baiser comme si rien d'eux ne pouvait fuir» (Bernard Pozier).

Des déceptions, des tromperies, des mensonges, des trahisons, des déchirements, il n'est pas question. À croire qu'ils flottent tous, les poètes québécois de ces murs, béats d'amour!

Pas une note discordante à ce bonheur enflammé, de Gilles

VOIR PAGE D 2: VALENTIN

DE RÉTICENCE EN CONFIDENCES



Miss Septembre,
François Gravel,
un roman, un
auteur dont les
discours sont faits
de silence

KAREN RICARD

Quoiqu'affable et visiblement heureux de présenter un septième roman pour adultes, François Gravel, l'auteur d'une dizaine de romans jeunesse, exprime dès le début de l'entrevue une réticence à parler longuement de *Miss Septembre*.

«Quand j'écris, c'est comme si je faisais un rêve, et j'invite les lecteurs qui le veulent bien à m'accompagner tout au long de ce rêve.»

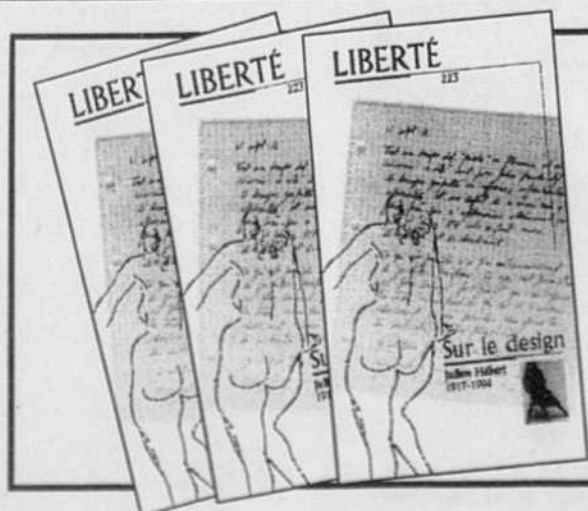
Ce rêve prend ici la forme d'un fantôme et se présente de prime abord comme un bon vieux roman policier. Geneviève Vallières, 22 ans, diplômée en éducation physique, *showgirl* au bar Le Pussy, commet ce qu'il faut bien appeler le «crime parfait». Avec pour seule complice sa petite Honda blanche, qui la conduira à une succursale bancaire d'un village huppé des Laurentides, munie de deux bâtons de dynamite achetés en toute discrétion à un Hell's du boulevard Labelle, Geneviève Vallières réussira à extraire du coffre du guichet automatique la totalité des dépôts de nuit des commerçants du coin. 244 627 dollars en petites coupures qui deviendront vite un magot un peu encombrant... car, se dit-elle, il ne faut pas éveiller les soupçons.

Mais c'est un faux roman policier, précise François Gravel. Le lieutenant Brodeur, chargé de l'enquête, se retrouve d'ailleurs rapidement dépassé par ce vol audacieux et minutieux qui n'a rien à voir avec ces coups d'éclat à l'origine des meilleurs thrillers. Ce qui ne l'empêchera pas de suivre la trace de Geneviève qui, à ses heures et depuis six mois, est aussi Roxane-la-gymnaste-qui-assouvit-tous-vos-fantasmes-ou-presque dans un bar du centre-ville.

Miss Septembre, un faux roman

VOIR PAGE D 2: GRAVEL

PHOTO JACQUES GRENIER LE DEVOIR



Sur le design

Julien Hébert
ou l'art des objets dans notre vie.

LIBERTÉ 223

février 1996

128 pages

6\$

DISPONIBLE DANS LES BONNES LIBRAIRIES

LIVRES

GRAVEL

Un roman souple et lent, qui pose LA question: «De quoi est fait le bonheur?»

SUITE DE LA PAGE D 1

policier mais un enquêteur dépassé, une criminelle obligée à blanchir du fric en tenant commerce de nettoyage et un père inquiet qui a rencontré une Miss Septembre dans une chambre d'hôtel. Gravel semble avoir voulu court-circuiter tous les éléments de l'action romanesque pour nous inviter à explorer autre chose. Au delà de l'évidente question (que faire après avoir réussi le coup parfait?), ce roman souple et lent — éthéré même — mène le lecteur à des questions plus essentielles: pourquoi tant courir? De quoi est fait le bonheur?

Jeune diplômée sans beaucoup d'avenir, Geneviève invite à un questionnement sur notre époque, entièrement tournée vers la compétitivité, la vitesse, la concurrence. «Les sacrifices, l'effort, la discipline, la productivité, la compétitivité, l'excellence, la performance, la qualité totale, partout et toujours, jusque dans le lit. Est-ce qu'on va rouler comme cela encore longtemps? Et s'ils se trompaient, tous, son père, ses professeurs, les hommes d'affaires, les journalistes et les politiciens, les commentateurs et les beaux parleurs, si tout le monde était dans l'erreur, s'il fallait ralentir plutôt qu'accélérer?»

Et là se révèle ce qui nous semble être le vrai roman de François Gravel. Un roman où le quotidien des êtres humains prend toute sa place.

Ce n'est pas par hasard si Geneviève, pour blanchir son argent, exerce un métier fait de gestes tout simples, celui de blanchisseuse (!), qui permet à l'esprit de s'évader pendant que les mains travaillent. «J'aime ces petits métiers simples qui sont à la base de notre société», admet Gravel.

Miss Septembre est aussi un roman où les émotions sont ressenties plutôt que décrites et où les impressions sont à la fois fugaces et pourtant bien ancrées dans une certaine réalité. Les personnages de Miss Septembre, comme dans les autres romans de Gravel, écoutent de la musique rock («Ne sachant trop comment s'occuper l'esprit, Brodeur avait enfoncé une cassette dans le lecteur. Led Zeppelin. Stairway to Heaven.»).

«J'aime faire appel aux sens des lecteurs», dit Gravel. En donnant des couleurs particulières aux lieux de l'action, en portant attention aux odeurs et aux sons qui entourent ses personnages, Gravel nous fait partager l'inaccessible. Ainsi le métier de danseuse nue se révèle ici par l'importance accordée au regard — celui de la danseuse surtout — et aux odeurs.

Admettant lui-même que Geneviève Vallières est un personnage complexe et secret («Elle m'échappe à moi aussi», précise-t-il), Gravel est intrigué quand on lui dit qu'il a, à sa façon, commis le «crime parfait» en écrivant un roman qu'il faut ressentir et qui semble vouloir échapper à tout commentaire et toute analyse. «Je crois qu'on passe trop de temps à commenter et à analyser, juste-

ment, au lieu de nous laisser aller un peu et d'explorer des émotions...»

L'analyse, le commentaire et les jeux de casse-tête, Gravel les réserve à une autre partie de sa vie, de laquelle il parle avec plus d'abondance. Professeur d'économie au cégep de Saint-Jean-sur-Richelieu depuis vingt ans, il affirme qu'il n'hésite pas à mentir, parfois, et à raconter des histoires pour réussir auprès de ses étudiants cet exercice de vulgarisation de la complexité du monde. Il ne refuse d'ailleurs pas qu'on le décrive comme un conteur, un excellent conteur, qui a trouvé dans la voie romanesque la meilleure façon d'explorer le monde.

Pour tout dire, c'est à la toute fin de l'entrevue que Gravel acceptera indirectement de se livrer en confiant que le héros de son dernier roman, Guillaume, c'est aussi lui. Comme Guillaume, un jeune bégue confronté à l'épreuve traumatisante de la première journée de classe, Gravel a longtemps été hanté par cette faiblesse que des orthophonistes l'ont aidé à maîtriser.

Peut-être est-ce finalement dans ce Guillaume que se trouve la clé de Miss Septembre: Pour rire de soi, il faut d'abord arriver à se regarder, prendre le temps de s'observer.

MISS SEPTEMBRE

François Gravel, Québec/Amérique, Montréal, 1996, 223 pages

VALENTIN

«Le sang saute / d'un corps à l'autre / sans toucher terre» — Patrice Desbiens

SUITE DE LA PAGE D 1

Vigneault («À de lointains chemins j'ai promis de vos pas»), à Pierre Perrault («J'ai des tentations d'éternité / quand nous sommes ensemble et partout»), en passant par Louis Fréchette («Et, s'il le faut, combats et / meurs pour elle»).

Pour un autre son de cloche, il faut prêter l'oreille aux haut-parleurs qui font entendre Beau Dommage fredonner le côté noir du trop-plein passionnel, la possession. «Je suis jaloux des regards qui la touchent / De toutes ces mains qui louchent / en la suivant des doigts.»

Aussi, faut-il le souligner, le poème d'amour n'a pas su s'inscrire sur les murs du palais de justice local. «Il n'y serait sans doute pas à sa place.

Stanley Péan

La vie façon jazz

Dans Zombie Blues, l'auteur se sert de la musique et du vaudou pour parler métissage

HERVÉ GUAY

Stanley Péan pratique un sous-genre particulièrement décrié de la littérature, le fantastique, dans sa variante peut-être la plus dépréciée, l'horreur. Curieux tout de même pour quelqu'un qui professe avoir comme maître à penser un romancier comme Albert Camus. C'est que sous les flots de sang, le jeune homme, à l'instar du grand écrivain français, a aussi le rêve de faire passer des idées. Comme qui la littérature peut s'aviser de prendre tous les détours qu'elle entend pour véhiculer ce qu'elle veut bien.

À ce chapitre, Stanley Péan, auteur d'ouvrages qui se réclament à la fois de L'Étranger de Camus et de la série télévisée Twilight Zone, est bien un enfant de son temps. Combinaison certes insolite mais pas si incongrue, selon le romancier, si on y regarde de plus près.

«Avec Camus, j'ai pris conscience que la littérature transmettait, en plus d'une histoire, une vision du monde, indique-t-il. J'ai eu envie à mon tour de donner ce genre de choc-là à un lecteur [...] Ce que Rod Sterling, le scénariste de Twilight Zone, m'a appris, c'est que sous le couvert du fantastique, on pouvait jouir d'une liberté [...] permettant d'aborder des sujets controversés.»

Bref, l'écrivain d'origine haïtienne, qui a grandi à Jonquières, s'intéresse davantage au contenu qu'à la forme. Il emprunte le code fantastique dans le but de passer des idées. Par exemple, dans Zombie Blues, il se sert du jazz et du vaudou pour parler de métissage.

L'intellectuel

Il faut dire qu'en dehors de son travail romanesque, Stanley Péan poursuit un doctorat en littérature comparée. «Je travaille sur la représentation du vaudou chez les auteurs américains, haïtiens et québécois. Je tente de voir ce qui sous-tend idéologiquement ces diverses représentations. Quand on décide de parler d'un sujet, la façon de l'aborder, ce qu'on va décider d'en montrer, est

toujours conditionné par des choix idéologiques.»

«Pour moi, le vaudou est la forme culturelle la plus typiquement haïtienne, c'est ce qui résume le mieux tout ce qu'est Haïti. C'est né du mariage de rites africains et de catholicisme. Et on retrouve ce caractère double dans tous les aspects de la vie haïtienne. C'est le condensé du métissage finalement [...] Le vaudou me séduit également parce qu'il prend le contre-pied de mon côté terre-à-terre. À la limite, je suis quelqu'un d'assez «plate» dans la vie. Comme je ne pratique pas le vaudou — sauf par la littérature —, ça m'ouvre sur l'imaginaire.»

Ce combat irresolu entre la raison et l'imaginaire est aussi illustré dans le roman de Stanley Péan par le jazz, «organisé mais qui laisse aussi place à l'improvisation». Le romancier avoue d'ailleurs qu'il envie à la musique sa liberté, qui ne l'oblige pas à dire quelque chose de précis. Il regrette même de ne pas avoir persévéré dans ce domaine, enfant, convaincu qu'il est à présent de la supériorité de la musique sur l'écriture.

«La littérature ne pourra jamais égaler la musique, dit-il, un des arts suprêmes puisque totalement libre. Dans le roman, à la limite, le lecteur est mon captif, il ne peut pas penser autre chose que ce que j'ai mis là [...] même si le sens est ouvert. La musique est, quant à elle, tout en suggestion, tout en impression. Comparativement, la littérature a encore un bon bout de chemin à faire... La poésie en littérature s'approche un peu de cela mais ne va pas vraiment jusqu'où la musique peut aller.»

Pour cela et certainement pour d'autres raisons, le héros de Zombie Blues joue de la trompette. C'est une sorte de Miles Davis francophone, entraîné bien malgré lui dans une histoire de macoutes et de vaudou



PHOTO JACQUES GRENIER

Stanley Péan

en pleine région métropolitaine. Et comme si ce n'était pas assez, de même que Phèdre, Gabriel est de surcroît en proie à des amours semi-incestueuses — et interraciales par-dessus le marché.

Viendra-t-il en tête du lecteur de Péan de voir autre chose dans son livre que les ingrédients épiques d'un roman qui vise à divertir? «Il n'existe pas encore de potion pour contrôler la lecture qu'on fait d'un ouvrage. Au mieux l'écrivain peut-il orienter le lecteur par l'organisation formelle du récit.»

Aussi Stanley Péan a-t-il semé dans son roman, citations à l'appui, bien des pistes de lecture. Toutefois, il se rend bien compte qu'il parle en universitaire quand il dit cela. Il se ravise aussitôt: «Le lecteur moyen, celui qui veut seulement lire un thriller, va y trouver son compte. Mais celui qui veut aller plus loin, je crois lui avoir également livré la marchandise.»

ZOMBI BLUES

Stanley Péan, la courte échelle, Montréal, 1996, 281 pages

Samedi, le 10 février

de 13h30 à 15h30

Venez rencontrer Marguerite Lescop qui dédicacera son livre «Le tour de ma vie en 80 ans» 1691, rue Fleury est Montréal

Place Versailles 7275, rue Sherbrooke est Montréal, Québec H1N 1E9

Tél.: (514) 351-0350 Fax: (514) 351-0351

Place Montréal-Trust 1500, avenue McGill Collège

Montréal, Québec H3A 3J5

Tél.: (514) 286-0805 Fax: (514) 286-0832

Galerias d'Anjou 7999, boul. Les Galeries d'Anjou

Montréal, Québec H1M 1W6

Tél.: (514) 353-2353 Fax: (514) 353-4768

Complexe Desjardins Montréal, Québec H5B 1B5

Tél.: (514) 288-4844 Fax: (514) 288-7781

Promenades Saint-Bruno

243, boul. Les Promenades

Saint-Bruno, Québec H7V 5K3

Tél.: (514) 653-0546 FAX: (514) 653-7319

Promenades de Sorel 450, boul. Poliquin

Sorel, Québec J3P 7R5

Tél.: (514) 746-8771 Fax: (514) 746-5778

Centre Duvernay 3100, boul. de la Concorde

Laval, Québec H7E 2B8

Tél.: (514) 661-6000 Fax: (514) 661-3250

Carrefour du Nord 900, boul. Grignon

Saint-Jérôme, Québec J7Y 3S7

Tél.: (514) 432-9100 Fax: (514) 432-6776

Promenades de l'Outaouais 1100, boul. Maloney ouest

Gatineau, Québec J8T 6G3

Tél.: (819) 243-9700 Fax: (819) 243-6132

Carrefour des Bois-Francis 475, boul. Jutras est

Victoriaville, Québec G6P 7H4

Tél.: (819) 758-9449 Fax: (819) 758-0997

Librairie Garneau

1691, rue Fleury est, Montréal H2C 1T1 • Tél.: (514) 384-9920 • Fax: (514) 384-4377

Heures d'ouverture: 9h à 21h30 tous les jours de la semaine

Samedi, le 17 février

de 14h à 16h

Venez rencontrer Stanley Péan pour son livre «Zombie blues» 1691, rue Fleury est Montréal

La grande librairie de Québec

24, Côte-de-la-Fabrique Québec, Québec G1R 3V7

Tél.: (418) 692-4262 Fax: (418) 692-4586

Place Laurier 2^e étage

2700, boul. Laurier Québec, Québec G1V 2L8

Tél.: (418) 653-6053 Fax: (418) 653-5789

Place Laurier 1^{er} étage

2700, boul. Laurier Québec, Québec G1V 2L8

Tél.: (418) 653-6065 Fax: (418) 653-5171

Place Fleur de Lys 550, boul. Wilfrid-Hamel Québec, Québec G1M 2S6

Tél.: (418) 649-0248 Fax: (418) 649-7749

Place Québec 880, Auto, Dufferin-Montmorency Québec, Québec G1R 4X5

Tél.: (418) 524-3773 Fax: (418) 524-9419

Galerias de la Capitale 5401, boul. des Galeries Québec, Québec G3K 1N4

Tél.: (418) 627-5480 Fax: (418) 627-5109

Galerias Chagnon 300, Côte-du-passage Lévis, Québec G6V 6Y8

Tél.: (418) 837-5538 Fax: (418) 837-9329

Carrefour de l'Estrie 3050, boul. Portland Sherbrooke, Québec J1L 1K1

Tél.: (819) 569-9957 Fax: (819) 569-9364

Place du Royaume 1401, boul. Talbot Chicoutimi, Québec G7H 4C1

Tél.: (418) 549-7196 Fax: (418) 549-2462

Réseau des librairies Garneau, filiales du groupe

sogides

Zombi Blues - Le grand détour
La Courte Échelle

17,95\$ ch.
13,95\$ ch.

A la femme que j'aime
Albin Michel

9,90\$ ch.
7,95\$ ch.

A l'homme que j'aime
Albin Michel

19,95\$ ch.
15,95\$ ch.

I love you
Exley

34,95\$ ch.
27,95\$ ch.

Charte de vie relationnelle
Albin Michel

39,95\$ ch.
31,95\$ ch.

Contes à guérir
Albin Michel

16,95\$ ch.
12,95\$ ch.

LE PETIT LAROUSSE ILLUSTRÉ
1996
Larousse

64,95\$ ch.
43,95\$ ch.

Nouvelles histoires à faire rougir
Éditions Guy St-Jean

27,95\$ ch.
18,95\$ ch.

GUIDE PRATIQUE DES REMÈDES NATURELS
Sélection Readers Digest

24,95\$ ch.
19,95\$ ch.

Nouvelles histoires à faire rougir
Éditions Guy St-Jean

24,95\$ ch.
19,95\$ ch.

Dictionnaire des mots croisés
Québecor

27,95\$ ch.
21,95\$ ch.

LES HOMMES VIENNENT DE MARS
Les femmes viennent de Vénus
Éditions Logiques

24,95\$ ch.
19,95\$ ch.

L'ENJEU RÉER en 18 trous
Logiques

18,95\$ ch.
14,95\$ ch.

Jugé coupable
Jc Lattès

27,95\$ ch.
21,95\$ ch.

3 CONTES POUR TOUS
La Fête

29,95\$ ch.
23,95\$ ch.

Les Pinardises
Boréal

27,95\$ ch.
18,95\$ ch.

Deux approches pour diriger les organisations
Éditions Nouvelles

20,00\$ ch.
15,95\$ ch.

Garneau : 20 LIBRAIRIES À VOTRE SERVICE À TRAVERS LE QUÉBEC

L I V R E S

LE FEUILLETON

Une curiosité chagrine

DU PLUS LOIN DE L'OUBLI
Patrick Modiano
Gallimard, 1996, 165 pagesROBERT
LÉVESQUE

fait ses repérages. Avant d'écrire, il a choisi et marché ses lieux, établi ses climats, fait ses marques. Cette fois-ci pour *Du plus loin de l'oubli* dont l'action se déroule principalement en 1964: un petit hôtel du quai de la Tournelle qui fermait cette année-là, un autre hôtel boulevard Saint-Germain au coin de la rue des Bernardins, un café de la rue Dante et l'emplacement précis de son billard électrique, la station de métro Pont-Marie, la librairie anglaise près de Saint-Julien-le-Pauvre, le café de la rue Cujas qui était ouvert toute la nuit, le 160, boulevard Haussmann, etc.

Errance inquiète dans le passé

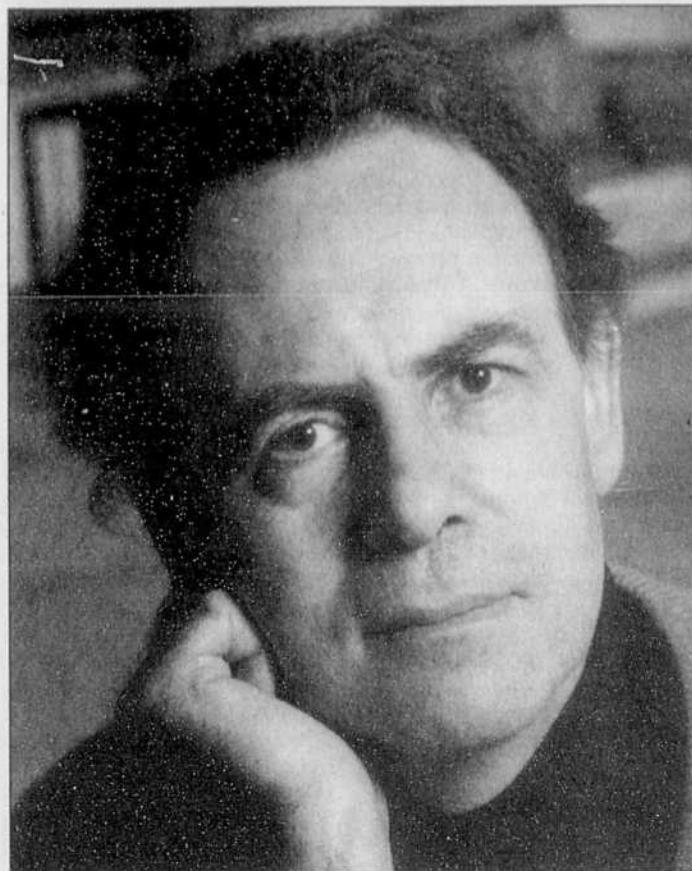
L'œuvre de Modiano en étant une de rêverie romanesque et de recherche du temps perdu (c'est un Proust père de famille, sans la petite madeleine ni la grosse ambition), de digression lancinante et d'errance inquiète dans le passé, on sent qu'il lui faut, pour soutenir ses récits et rassembler ses touches, ces pilotes que sont les lieux de la ville, il faut à ses histoires de fuites des espaces précis, l'hôtel, le café, la rue, le carrefour étant les points cardinaux d'un monde littéraire d'où les boussoles sociale et philosophique sont à ja-

mais exclues. Chez Modiano, on rêve à des choses très précises...

Toujours chez Modiano un jeune homme se retrouve dans les déchirures du passé, qu'il tente de recoudre mais il n'aura jamais suffisamment de fil et d'aiguilles, sa chemise comme sa vie est à jamais trouée; dans ces ersatz de vieux temps repasseront des ombres anciennes, qui sont des amalgames de plusieurs personnes autrefois connues ou observées, redevenues sous la plume des personnages modianoïques, retrouvés ou recréés dans une époque resurgie de l'oubli.

Dans ce dix-septième roman, où Modiano n'a pas perdu la main et où le charme anxiogène de sa lecture est intact, l'écrivain recrée un jeune homme qui n'avait pas vingt ans en 1964 (Modiano est né en 1945), qui déjà en était à oublier le visage de ses parents et vivait seul en faux étudiant au Quartier latin, se faisant quelques sous en revendant aux libraires des ouvrages d'art dénichés chez les bouquinistes des quais.

Il fréquente un couple, il ne sait plus comment ni où ils se sont connus mais se souvient d'une première fois où il monta déposer ses livres dans leur chambre d'hôtel quai de la Tournelle, avant d'aller à la poste de l'Odéon, et il s'était logé pas loin, à l'hôtel de Lima; ils se voient dans un café de la rue Dante. Ce couple va nous demeurer étranger. Lui, Gérard Van Bever, qui a toujours ce manteau à tissu en chevrons, trop grand pour lui, file vers des casinos de province le temps des week-end. Elle, Jacqueline, qui porte son col roulé gris à torsades, une veste en cuir souple couleur marron, trop légère pour l'hiver, ne le suit

Patrick Modiano: un 17^e roman en 28 ans, et un charme intact.

pas, elle tousse, elle aime respirer de l'éther. Le jeune homme en est irrésistiblement amoureux.

Un jour que Gérard Van Bever est au casino de Dieppe, ils fuiront vers Londres après avoir dérobé, au 160, boulevard Haussmann, une valise contenant de l'argent appartenant à un soi-disant dentiste aux activités secrètes, louche amant d'occasion

de Jacqueline. Ils vivront quatre mois dans Londres, d'hôtels minables en parcs verdoyants, rencontreront une faune bohème et interlope dans laquelle un jour disparaîtra Jacqueline, quand lui est en train de naître à l'écriture...

Quinze ans plus tard, en 1979, il la reverra par hasard à Paris, au sortir d'une bouche de métro, rue Corvi-

sart, mais elle ne le reconnaît pas. Quinze ans plus tard encore, en 1994, il l'apercevra dans le quartier huppé de La Muette, il se glissera dans une réception où, là, portant un autre nom et un autre prénom, elle lui parle, le raccompagne et lui donne un numéro de téléphone, évidemment un faux.

Comme son photographe américain dans *Chien de printemps*, comme son détective amnésique de *Rue des boutiques obscures*, ou les figures de père embrouillées de plusieurs de ses romans, ces silhouettes de l'année 1964, ce Gérard Van Bever, le dentiste P. Cartaud, Jacqueline la belle tousseuse, l'homme d'affaires Peter Rachman qui à Londres se ménage des lits de camp dans ses immeubles abandonnés sont autant d'obsessions saisies dans le passé de Patrick Modiano, obsessions d'une vie qui serait «morte» mais dans le ciment de laquelle le romancier, imperturbable enquêteur, retourne régulièrement avec une détermination inquiète, une curiosité chagrine...

Veil adolescent de 51 ans, fils d'une actrice flamande et d'un homme d'affaires italien, écrivain incapable de terminer une phrase devant Pivrot, Patrick Modiano est le plus singulier des écrivains français; il est inclassable parmi les plumes actives de Paris, car c'est un être à part, comme on dit quand on ne sait trop quoi dire...

Talentueux et inatteignable, Patrick Modiano aura passé sa vie à écrire des histoires de solitude et d'angoisse, des récits qui sonnent longtemps à nos oreilles, parfois comme une bagatelle dansante du Mozart le plus neurasthénique, parfois comme une sarabande pour violoncelle du Bach le plus transcendant.

Du fantastique et du quotidien

DES TROLLS ET DES HOMMES
Selma Lagerlöf, Actes Sud, Paris,
1995, 195 pages

MARIE-CLAIRE GIRARD

Prix Nobel de littérature en 1909, Selma Lagerlöf a profondément été marquée dans sa jeunesse par

les légendes de son Varmland natal. Après une courte carrière d'institutrice, elle décida de redonner vie aux contes immémoriaux du Nord, mais en leur conférant des accents nouveaux. Sous la pesanteur du réel, le fantastique renoue connaissance avec le quotidien des hommes et des bêtes, de concert avec le culte de la

famille et le sens du devoir, mais sans jamais imposer une morale lourde ou morose.

Mieux connue pour *Le Merveilleux Voyage de Nils Holgersson*, Selma Lagerlöf a cependant écrit de délicieuses nouvelles et Actes-Sud nous propose, en traduction, ce recueil où elle s'intéresse plus particulièrement, mais pas exclusivement, aux trolls. Disons-le tout de suite, les trolls de Selma Lagerlöf n'ont rien à voir avec les petits machins fluorescents hideux et poilus qui ont envahi les pharmacies Jean Coutu au cours des dernières années et dont tous les enfants possèdent au moins une douzaine d'exemplaires. Les trolls authentiques de la Suède des contes se rapprochent davantage de ceux qu'a décrits Tolkien dans *Le Seigneur des anneaux*, ils sont méchants, cruels, vindicatifs. Si la lumière du jour les surprend, ils se transforment en pierre, aussi présentent-ils davantage l'obscurité délétère des cavernes et, bien sûr, ils haïssent franchement tous les humains. La première histoire du livre, *L'Échange*, met en scène de tels êtres mythiques, toute une famille en fait qui, par le plus grand des hasards, se retrouve en

possession d'un petit d'humain alors qu'une famille de paysans se voit contrainte de s'occuper d'un enfant-troll.

L'échange en question a été accidentel, il va sans dire, et le père de l'enfant n'en finit plus de reprocher sa négligence à sa femme, responsable de tout d'après lui. Et la femme, qui pleure son enfant disparu, ne peut s'empêcher d'être bonne et de protéger le petit troll, même s'il est laid à faire peur, méchant et odieux. Il y a dans cette histoire à la fin touchante une grande tendresse et une grande humanité, encore là sans que l'on sente l'envoi d'un message plus gros que le nouveau Forum. C'est là tout l'art d'un écrivain sachant reprendre et traiter avec fraîcheur et sensibilité des histoires vieilles comme le monde.

Le reste du recueil est à l'avenant, dégagant, à travers une écriture sans fioritures, une force et une sagesse dans la narration qui auront l'heur de plaire aux grands comme aux petits. L'occasion de découvrir, si on ne la connaît pas déjà, ce grand écrivain suédois et la mythologie nordique qu'elle prend tant de plaisir à faire revivre.



Selma Lagerlöf en 1908, vue par le peintre suédois Carl Larsson.

ROMANS
POLICIERSSOLDE
30%

DU 10 AU 16 FÉVRIER

Champigny

GRANDE SURFACE

4380, rue Saint-Denis 844-2587
ouvert de 9h à 22h, 7 jours

Mt-Royal

rue Drolet, via rue Mt-Royal

SUCCURSALES

371 Laurier O. 277-9912

Carrefour Angrignon 365-4432

Mail Champlain 465-2242

Centre Laval 688-5422

Gérald Tougas

La clef de sol
et autres récits

XYZ

Gérald Tougas

LA CLEF DE SOL
et autres récits

192 p., 22,95 \$.

Les errances d'un
Manitobain ou
comment voyager
sans jamais perdre
le sens de ses origines.

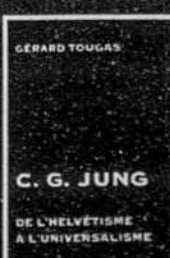
Gérald Tougas

C. G. JUNG

De l'hélicisme à
l'universalisme

essai

208 p., 24,95 \$.

L'auteur se penche sur une
autre littérature marginale
et nous livre une étude sur
Jung et la littérature
héliciste. Un livre
d'une rare érudition.

C. G. JUNG

DE L'HELICISME
A L'UNIVERSALISME

XYZ

XYZ
éditeurXYZ éditeur
Labc de la littérature1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone: 525.21.70 • Télécopieur: 525.75.37eJoseph Jean Rolland,
DUBÉ
Gloire
roman

« Ce soir-là j'étais chez moi pour la dernière fois. Une vieille construction au bord du fleuve. Une petite maison toute bleue. Un palais où j'entassais artefacts, livres et souvenirs. Au fil des saisons, elle était devenue un temple érigé à la mémoire d'un homme qui n'avait pas vécu. Ni femme, ni enfant, ni chat, ni chien. Qu'un nid de guêpes. »

« Un roman coup-de-poing. »
Pascale Navarro, Voir



132 pages • 18,70 \$

Boréal

Qui m'aime me lise.

LIVRES

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Espaces du cœur



JACQUES ALLARD

PETIT HOMME TORNADE

Roch Carrier, Éditions internationales Alain Stanké, Montréal, 1996, 284 pages

Roch Carrier publie depuis une trentaine d'années. Cela fait maintenant trente-trois livres, où dominent les contes et les romans, leurs tableaux paysans et leurs virées dans les nuages. Avec la verve et la poésie d'une écriture populaire. Pensez à *Floralie, où es-tu?* (1969), à *Les fleurs vivent-elles ailleurs que sur la terre* (1980). Avec ce *Petit Homme Tornade*, son quatorzième roman, voici le plus abondant sinon le plus important, sans nul doute le plus ambitieux de ses récits.

L'ouvrage est aussi une sorte de synthèse où ses lecteurs iront aisément de *La Guerre, yes sir!*, le best-seller de 1968 (deux cent mille exemplaires dans les deux langues) à *Il n'y a pas de pays sans grand-père* (1977). Prenez le titre. Il renvoie à un vieil Indien de l'Arizona habité par ses souvenirs de soldat: amputé d'un bras lors du débarquement de Normandie, il a connu l'amour de sa vie avec une infirmière provenant de Québec. Ajoutez que le vieux est orphelin (encore enfant, il a tué accidentellement son père en défendant ses terres) et qu'il se meurt de ne pas avoir de fils à qui transmettre la tradition.

Ainsi revient le monde familial de Carrier, à travers un parcours des États-Unis (bien vu: le désert des Navajos, au pays des mesas), en passant par Québec (avec l'île d'Orléans) et par la France (Paris et la Normandie). Objectif: dessiner une quête de l'Histoire (des temps premiers) pour faire triompher l'espace franco-américain du cœur.

Comme d'habitude, l'affabulation se présente simplement, par l'intermédiaire d'un personnage repoussoir: Robert Martin, maigre professeur d'histoire qui dans sa fuite de difficultés conjugales, se passionne pour l'aventure des pionniers d'origine canadienne-française. Leurs descendants ne sont-ils pas aujourd'hui quelque treize millions? Qui est ce Joseph Dubois, auteur de la première

transaction enregistrée dans un petit village du Colorado? Universitaire encroûté, il croira tenir le sujet d'un ouvrage magistral. Il referra l'Histoire. Mais sa rencontre de Petit Homme Tornade, bouleversera tout.

L'aborigène va partout répétant comme un mot de passe: «Où est la rue Git-le-cœur?» ou encore: «33 Grande Allée, Québec», les seuls mots français appris. Les signes de piste vont donc aller s'em mêlant, quoique le narrateur (anonyme) prendra son temps, faisant alterner pendant toute la première moitié du texte des histoires concurrentes: l'histoire incertaine, les mythes amérindiens et d'autres micro-récits où grouille la vie nocturne d'un pays de cactus et de serpents. Les courts chapitres vont s'allonger peu à peu jusqu'à l'étalement généreux de l'histoire (centrale, à tous égards) de Blanche. On l'attend un peu celle-là, insensible aux souffrances de l'universitaire esseulé, tout en étant parfois refroidi par les répétitions du vieux fou d'amour. Le récit avance longtemps par l'apposition des épisodes plutôt que par leur articulation. Sa prose adore abouter les éternels «sujet-verbe-complément». La juxtaposition plutôt que la liaison. Ce style si typique («primitif» ou télévisuel?) chez Carrier qui reprend le modèle du patchwork s'illustre dans les trente-six épisodes. Heureusement, cela va s'amenuisant comme pour bien annoncer la victoire du livre qu'on lit sur le livre projeté par le triste Robert Martin.

Une telle façon d'occuper le territoire narratif dit aussi assez naturellement la réunion finale des espaces du cœur. L'Histoire a cédé devant le «roman» des personnes (la biographie), celui des mentalités et des cultures mélangées, l'espace a bien gagné sur le temps et ses frontières. Le monde romanesque dit donc progressivement non à la partition... Mais ne vous pressez pas trop de conclure à une étroite politique du texte, songeant à l'engagement fédéraliste de l'auteur (lors du dernier référendum). Ou alors remarquez la contradiction: le Canada est ici ignoré au profit du Québec, de la France et des États-Unis, constituants bien connus de l'Amérique française, avec, bien sûr, l'indianité retrouvée.

Petit Homme Tornade résonne de bien d'autres discours d'aujourd'hui. Outre les thèmes déjà signalés, il y a celui insistant du ciel à contempler et du rôle nouveau des femmes (une veuve devient «entrepreneuse» et aime le faible intellectuel qu'est Robert). Le tout bien figolé, très digeste et imagé. Le maître Carrier n'est pas que le maître conteur de notre vieux rêve américain. Comme d'autres romanciers de l'espace perdu (Jacques Godbout, René LaPierre, Jacques Poulin, Noël Audet, Jacques Folch-Ribas, Victor-Lévy Beauhieu...) il sait aussi lire son époque.



De Roch Carrier, le plus abondant sinon le plus important, sans nul doute le plus ambitieux de ses récits

celui insistant du ciel à contempler et du rôle nouveau des femmes (une veuve devient «entrepreneuse» et aime le faible intellectuel qu'est Robert). Le tout bien figolé, très digeste et imagé. Le maître Carrier n'est pas que le maître conteur de notre vieux rêve américain. Comme d'autres romanciers de l'espace perdu (Jacques Godbout, René LaPierre, Jacques Poulin, Noël Audet, Jacques Folch-Ribas, Victor-Lévy Beauhieu...) il sait aussi lire son époque.



Que c'est laid, la vie!

Un premier roman qui surprend par son pouvoir d'évocation.

GLOIRE

Joseph Jean Rolland Dubé, Boréal, Montréal, 1996, 130 pages

GILLES ARCHAMBAULT

M. Reposant est un laissé-pour-compte de la société. Dans le petit village où il fait office d'emballleur dans une épicerie, il est la risée de tous. Ce qui n'arrange rien, il est d'une laideur confondante.

De ce personnage voué dès la naissance à un destin de souffrance-douleur, Joseph Jean Rolland Dubé fait un révolté d'un jour. M. Reposant prend en otage les employés d'une chaîne de production dans une usine où l'on charcute les poulets. Son exigence? Qu'on lui amène une prostituée, prénommée Gloire, avec qui il a passé une nuit à Montréal. Il sera mis à raison de la façon que l'on imagine.

Ce petit roman se lirait mieux si l'écriture en était plus nette. A maintes occasions, on souhaiterait que le trait soit plus acéré, que l'auteur renonce aux énumérations. On peut s'étonner que M. Reposant doive «quitter [ses] vêtements transis de froid». Ou encore que «l'impression du travail accompli manque à l'appel».

Gêne aussi, me semble-t-il, une correction outrée dans les monologues imputés au narrateur. M. Reposant, qui est un demeuré, s'exprime parfois dans un style ampoulé qui ressemble à celui d'un directeur de cercle littéraire.

Ces réserves, je les fais bien en contrecœur. Car il y a dans ce récit un rare pouvoir d'évocation. M. Reposant est un personnage attachant, son amie d'une nuit n'est pas indifférente et il y a surtout l'évocation tout à fait hallucinante de l'abattoir. J'imaginerais facilement qu'un film soit tourné à partir de ce petit livre. Il est probable que le cinéma apporterait de la vulgarité où il n'y a que douleur et incapacité à vivre, proposerait des dialogues crus dont le roman est dépourvu, mais on tirerait profit de cette histoire presque scénarisée. L'image des «accrocheurs» fixés à la chaîne de montage et qui accomplissent le même tour de piste qu'ils ont infligé aux bêtes est de celles qui restent en mémoire. De même, l'envahissement de l'usine par des milliers de poulets libérés de leurs cages est-il la source possible d'une scène éminemment filmable.

On a compris que *Gloire* est un roman imparfait, pas toujours maîtrisé, mais qu'on lit avec ferveur pour peu qu'on ne soit pas trop titillé par les démons de la vraisemblance. Un premier roman plutôt prometteur. Malgré tout.

TRUFO MISTO

Drogue dure et faux passeport

«Je m'appelle Ed et je suis un sale crétin alcoolique et drogué.» Le Ed, celui qui introduit *Envoie-moi au ciel* Scotty, roman de 259 pages écrites par Michael Ginzburg, est un taré qui, sachant cela, essaye de ne plus l'être. Comment s'y prend-il pour ne plus être un déjanté du neurone? En allant aux réunions de Drogues dures anonymes, les DDA.

Aux assemblées des DDA, le Ed sale crétin alcoolique et drogué y va fréquemment. Et comme il s'y rend souvent, on en entend des vertes et des pourries, des histoires racontées par ceux et ceusses qui étaient amants ou amantes du crack, de la China Gold, de la morphine et de l'essence.

A preuve, écoutez celle-là: «J'ai vécu dans une caisse en carton. Je n'avais plus les moyens d'acheter du vin et de la vodka, alors je buvais de l'essence. C'est ça, de l'essence. Du super, de l'ordinaire, du sans plomb... je ne faisais pas le difficile. Je traînais autour des pompes et je mendiais. Je mélangeais mon essence avec du soda, je surnommais ma caisse en carton mon four crématatoire. Je suis juif, comprenez, et je trouvais ça drôle. Ha-ha-ha.» Il se trouve comique. L'auteur aussi, mais au fond, ça ne l'est pas tellement.

Parce qu'une fois ça va, deux fois ça peut aller, mais trois fois ce n'est pas bonjour les dégâts, c'est «y en a marre». Y en a ras le bol parce qu'il y en a beaucoup trop des confessions de cuisiniers des épices toutes blanches. Ras le bol des alchimistes du cocktail crack-tête de mort. D'autant que le coup des DDA ou AA, d'autres avant Ginzburg l'ont fait et beaucoup mieux que lui. On pense évidemment à Lawrence Block.

A part ça, à part les nombreuses réunions des DDA, de quoi s'agit-il? De Ed «je suis un sale crétin alcoolique et drogué». Ed s'est mis en tête de tuer les gens d'affaires des affaires illicites. Il s'est décidé à zigouiller tous les *pushers* de Crack City, CQFD: Nueva York.

La dimension mort provoquée s'amorce ainsi: «Je me lève et puis jackpot! Carré d'as! Gin! La réponse apparaît, claire comme le jour. La solution de mon problème de crack, la solution finale: aussi rapide que Bruce Lee, je plonge de toutes mes forces les vingt centimètres de tube en verre de bas en haut dans l'œil gauche de Flaco. Un hurlement écœurant gargouille dans sa gorge, se mue en râle, puis son corps s'agite spasmodiquement et un flot de sang jaillit de la tige creuse, asperge son visage incrédule.» Soit dit en passant, le tube, l'objet de mort, c'est le tube à crack.

Bon. Ed, je suis un crétin alcoolique et drogué, en tue un, puis deux, puis trois, puis quatre... On ne sait plus combien il en tue. On ne le sait pas et on s'en fout. Parce qu'entre le coup des DDA qui fait écho à Lawrence Block et le coup du sang avec le tube à crack qui fait écho à James Ellroy, on a hurlé d'ennui. Ed, il n'est pas un crétin alcoolique et drogué. Ed, il est crétin. Point.

Passeport pour le jazz est un bouquin de 393 pages confectionnées par Philippe Adler et Pierre de Chocqueuse. Le but de l'entreprise? Indiquer les meilleurs enregistrements qu'ont signés les grands du jazz avec un aperçu biographique.

Ce livre est un problème. Ce *Passeport pour le jazz* est un problème parce qu'il a été fait en France. Et alors? La distribution des disques suggérés est différente ici de ce qu'elle est là-bas. C'est comme ça parce que les réseaux de distribution des vieux pays ne sont pas du tout les mêmes de ceux qui ont cours de ce côté-ci de l'Atlantique. Ça fait que...

Ça fait que certains des disques identifiés d'abord et avant tout pour un public français ne sont pas disponibles ici. Et puis, il faut bien le dire, si on prend en considération le rapport qualité-prix, le rapport qu'on oublie trop souvent, vous serez beaucoup mieux, cent fois mieux servis avec le *Dictionnaire du jazz* paru dans la Collection bouquins de Robert Laffont.

Si jamais cela vous dit d'acheter un imprimé combinant notices biographiques et choix d'albums, optez pour le Laffont et ne touchez pas à ce *Passeport pour le jazz* qui, indépendamment de l'aspect discographique, propose des «bios» faibles, voire trop maigres. Bref, ce bouquin n'ajoute rien, absolument rien à ce que l'on peut trouver sur le marché.

ENVOIE-MOI AU CIEL SCOTTY
Michael Ginzburg, Gallimard, Paris, 1995, 259 pages

PASSEPORT POUR LE JAZZ
Adler-De Chocqueuse, Balland Paris, 1995, 393 pages

CONCOURS

Sous la couverture
Dimanche à 16h

LE DEVOIR

Courez la chance de gagner:

1^{er} prix
Deux billets d'avion à destination de Genève sur les ailes de swissair+

2^e prix
Deux bons d'achats:
■ 1000\$ Chez Champigny
■ 1000\$ Chez RENAUD-BRAY

3^e prix
Les "best-sellers" de l'année offerts par les éditeurs et remis par

LA LIBRAIRIE DU SQUARE et HERMÈS

• Pour se qualifier au tirage, les participants doivent identifier correctement le livre d'où sera tirée la phrase mystère qui sera lue en ondes lors de l'émission

Sous la couverture, le dimanche à 16 h

• Chaque participant doit faire parvenir le bon de participation suivant à:
Concours Sous la couverture - Le Devoir
a/s Journal le Devoir, 2050, rue De Bleury, 9^e étage, Montréal, (Québec) H3A 3M9

20-4593-17

Les règlements de ce concours sont disponibles au journal Le Devoir.

aussi
chaque semaine, un gagnant recevra 4 ouvrages présentés lors de l'émission*... et un abonnement à la revue littéraire

Lettres québécoises

LE JOURNAL DE LA LIBRAIRIE

*Gratuité de la librairie de la semaine:

Librairie Garneau

Complexe Desjardins

Montréal (Québec)

Gagnant(e) de cette semaine:

Madame Céline Juneau

Breakeyville (Québec)

SRC Télévision
LE DEVOIR

Réponse

Nom

Adresse

Ville

Téléphone (Bur.)

Code postal

(Rés.)

(Télic.)

2204

BEST-SELLERS

CETTE SEMAINE CHEZ Champigny

ROMANS QUÉBÉCOIS

1. NOUVELLES HISTOIRES À FAIRE ROUGIR, Marie Gray — éd. Guy St-Jean
2. LA NUIT DES PRINCES CHARMANTS, Michel Tremblay — éd. Leméac/Actes Sud
3. LE ROMAN DE JULIE PAPINEAU, Micheline Lachance — éd. Québec-Amérique
4. L'INGRATITUDE, Ying Chen — éd. Actes Sud

ESSAIS QUÉBÉCOIS

1. LE TOUR DE MA VIE EN 80 ANS, Marguerite Lescop — éd. Lescop
2. HISTOIRE POPULAIRE DU QUÉBEC, TOME 1, Jacques Lacoursière — éd. Septentrion
3. LA LIBERTÉ N'EST PAS UNE MARQUE DE YOGOURT, Pierre Falardeau — éd. Stanké

ROMANS ÉTRANGERS

1. L'ALCHIMISTE, Paul Coelho — éd. Anne Carrière
2. LE MONDE DE SOPHIE, Jostein Gaarder — éd. du Seuil
3. PRESQUE RIEN SUR PRESQUE TOUT, Jean D'Ormesson — éd. Gallimard
4. THÉRAPIE, David Lodge — éd. Rivages

ESSAIS ÉTRANGERS

1. LE PLUS GRAND SALAUD D'AMÉRIQUE, Anthony Summers — éd. du Seuil
2. SE TAIRE EST IMPOSSIBLE, Semprun/Wiesel — éd. Mille et une nuits
3. LES LEÇONS DE VIE DE LA PROPHÉTIE DES ANDES, Redfield/Adrienne — éd. Robert Laffont

LIVRE JEUNESSE

1. CYRUS: L'ENCYCLOPÉDIE QUI RACONTE, Duchesne/Marois — éd. Québec-Amérique

LIVRES PRATIQUES

1. LE GUIDE DU VIN 1996, Michel Phaneuf — éd. de l'Homme
2. INTERNET AU BOUT DES DOIGTS, Goyer/Lalonde/Laurendeau — éd. Trécarré

COUP DE CŒUR

1. CARSON McCULLERS, UN CŒUR DE JEUNE FILLE, Josyane Savigneau — éd. Stock

4380, rue Saint-Denis 844-2587 Carrefour Angrignon 365-4432
Mail Champlain 465-2242 Centre Laval 688-5422
371, ave Laurier O. 277-9912

LIVRES

ESSAIS ÉTRANGERS

Le rêve éternel de l'universel



ANTOINE ROBITAILLE

LES CITOYENS DU MONDE, HISTOIRE DU COSMOPOLITISME
Peter Coulmas, traduit de l'allemand par Jeanne Étoré, Albin Michel coll. BAM Idées, Paris 1995, 332 pages.

Le cosmopolitisme, selon les termes de Peter Coulmas, est un des «grands rêves de l'humanité». L'intellectuel allemand, universitaire et journaliste, prétend toutefois que personne avant lui n'a vraiment consacré une histoire à cette idée. Il présente ses *Citoyens du monde* comme la première synthèse historique de ce phénomène de «culture mixte, raffinée», dépassant «les frontières des peuples» et ayant pour horizon l'universel.

De la définition qui précède, transpire toute la complexité du terme et de concepts connexes. La multiplicité des métamorphoses et des sens du mot cosmopolitisme a rebuté plus d'un historien. Coulmas en est conscient. Il fallait probablement un octogénaire comme lui — il est né en 1914 —, plein de sagesse pour se lancer dans cet ambitieux projet.

Coulmas présente d'emblée deux acceptions de «cosmopolitisme». D'un côté, celui où «l'humanité forme une unité», une communauté suprême réunissant tous les hommes. De l'autre, il signifie disposition des individus qui «s'informent sur les étrangers, dialoguent avec eux et n'ont aucune difficulté à traiter avec eux, ni à vivre hors de leur pays».

L'histoire que nous présente Coulmas ne porte pas uniquement sur le destin (plutôt sinueux) de l'idée de cosmopolitisme. Elle fait aussi ressortir les conditions réelles et matérielles qui ont permis, à différentes périodes de l'histoire, son incarnation, ou ont provoqué sa mise au rancart. Il ne s'agit donc pas uniquement de l'histoire d'une idée, mais aussi de ses rapports avec la réalité.

Au reste, on découvre d'emblée que l'odyssée historique de Coulmas sert la démonstration de deux thèses. Primo, que le cosmopolitisme «n'a de racines qu'en Europe». C'est donc un phénomène exclusivement occidental. Coulmas se concentre d'ailleurs sur l'histoire de l'Occident. Secundo, l'auteur croit que tout nationalisme n'est que, «rechute de la pensée» et que les États souverains ne sont que l'expression d'une forme suprême d'égoïsme. Ce jugement détermine la dernière partie de l'ouvrage, où l'auteur, motivé par des inquiétudes face à l'avenir, n'hésite pas à laisser l'objectivité de l'historien pour prendre la plume du plaideur.

Les racines de l'idée, on s'en serait douté, Coulmas les dégage en Grèce antique. D'abord, dans les mythes fondateurs, notamment celui d'Ulysse, assurément le premier cosmopolite!

C'est aux sophistes qu'on devrait la première formulation des concepts universalistes de l'homme, eux qui s'arrachèrent à leur situation pour comparer les modes de vie : «ils opposèrent à la loi politique une loi supérieure, généralement valable et universellement humaine». C'est un cynique, Diogène de Sinope, qui utilisa le premier le terme «cosmopolite». Ainsi, il montrait qu'il était au-dessus des querelles étriées des cités-États et proclamait son indifférence à la vie politique.

S'affirmer libre devant les déterminismes et la réalité sociale, c'est déjà une forme d'arrachement, que les progrès démocratiques du V^e siècle rendront encore plus possible. Pour Coulmas, l'historien Hérodote participe à la formation du cosmopolitisme en mettant sur le même pied les exploits des grecs et des barbares. La séparation entre les deux humanités de l'Antiquité n'avait donc pas le même sens «raciste» chez tous.

Les éléments de la pensée universalistes réunis, Alexandre le Grand surgit et donna une réalité à celle-ci. Coulmas affirme que le conquérant a conçu «le modèle de l'État universel avec un gouvernement central» présageant les empires polyethniques à venir. Alexandre est l'unificateur de «l'humanité» à cette époque. La fusion culturelle sous-tendait son projet politique : il revêtit le manteau des Perses, maria la fille de Darius, organisa 10 000 mariages gréco-perses et fait éduquer les jeunes Perses à la mode athénienne.

Les Stoïciens sont ceux qui érigèrent le cosmopolitisme en une doctrine prédominante, contribuant notamment à rendre possible la pax dans l'Empire romain, des plus diversifiés. Entre le déclin de l'Empire d'Occident et la Renaissance, deux facteurs garderont l'idée universaliste vivante. D'abord, la religion et la philosophie chrétienne, qui perpétueront l'idée en la transportant dans l'au-delà. «Les hommes sont tous enfants de Dieu», affirmait Saint-Augustin.

Coulmas parle ensuite d'un «cosmopolitisme conjoncturel», marquant l'ère byzantine. À ses yeux, Constantinople, qui fut un carrefour romano-hellénique des civilisations slaves et orientales, est «un remarquable exemple d'intégration réussie».

La Renaissance marqua le retour de l'humanisme et l'on se remit à parler explicitement du cosmopolitisme. Mais bientôt l'Occident, qui «monopolisa l'aventure de la découverte du globe», note Coulmas, ira se déshonorer en Amérique en contredisant, par son traitement des «indiens», toutes les notions de dignité humaine. Coulmas croit que les «conditions étaient enfin requises» pour promouvoir ces idées à l'échelle du globe. Mais il faudra attendre.

À partir du XVI^e siècle, les doctrines absolutistes ne cessèrent de gagner des points. «De plus en plus, déplore Coulmas, l'égoïsme des États souverains ferait obstacle aux réglementations supra-étatiques».

L'idée du cosmopolitisme n'était pas pour autant enterrée. Le XVIII^e avec ses Lumières et ses encyclopédistes, lui redonnèrent de la vigueur. Mais très tôt, les auteurs romantiques comme Herder, Fichte et de Maistre répliquèrent. Ils définirent des théories qui allaient dans le sens tout à fait opposé, exaltant



Un 14 juillet à Paris: nationalisme ou universalisme.

les particularismes, et plus tard les races. On ne voulait pas de l'universel considéré comme plat, sans saveur, abstrait. On voulait s'raciner. «On naît allemand, on ne peut le devenir.» Des idées qui produiront les ordures que l'on sait dans notre siècle; où le mot même, «cosmopolite», devint une injure, dans la bouche des Staline et Hitler.

Aujourd'hui, selon Coulmas, un paradoxe vient nous surprendre : «le retour en force du nationalisme s'est produit en dépit de la multiplication de facteurs universels», notamment l'activité scientifique, technique, l'accélération des communications et la généralisation du commerce mondial. Toutes les facettes de la vie sont universelles, sauf la politique.

Coulmas espère, lui, que les solutions fédéralistes et supra-nationales, voire un gouvernement mondial, garantiront, dans l'avenir, une forme de paix. Il faut conclure qu'il n'a pas vu que son livre démontrait le caractère éternel de la tension entre l'universel et le particulier, voire entre l'un et le multiple, une tension qu'aucune force universelle pourrait annihiler sans établir le pire des empires, la pire des tyrannies.

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Pour Rimbaud, Marx et Nietzsche



ROBERT SALETTI

LES IDÉOLOGIES DU RESSENTIMENT
Marc Angenot, XYZ, «Documents», Montréal, 1996, 175 pages

Marc Angenot est professeur de lettres à l'Université McGill, où il a fondé un programme de littérature comparée il y a une vingtaine d'années. Avec à son compte depuis lors une vingtaine d'ouvrages (publiés à la fois en France et au Québec) qui doivent autant à l'histoire des idées, à la typologie des discours qu'à la critique et à la théorie littéraires, il est devenu un chercheur aussi productif que réputé.

Mais davantage que l'abondance, c'est la diversité et l'originalité de son travail qui font tourner les têtes (bien pleines, si j'ose dire). Un travail qui consiste à prendre la littérature de biais (par la paralittérature) ou à rebours (par la notion de discours social) et à interroger le fonctionnement idéologique de certaines sociétés (par les discours qui y circulent et s'y confrontent). *Le Champion des femmes. Glossaire pratique de la critique contemporaine. La Parole pamphlétaire. Le Cru et le Faisané et 1889. Un état du discours social*, autant de titres qui témoignent d'un souci constant d'ouvrir de nouvelles pistes d'analyse et d'une approche polyvalente des phénomènes langagiers. À cette liste très partielle ajoutons maintenant le dernier-né, baptisé *Les Idéologies du ressentiment*.

«Le ressentiment a été et demeure une composante de nombreuses idéologies de notre siècle, tant de droite (nationalismes, antisémitisme) que de gauche, s'insinuant dans diverses expressions du socialisme, du féminisme, des militantismes minoritaires, du tiers-mondisme»: ainsi commence cet ouvrage voué à construire l'idéal-type de la pensée du ressentiment. C'est dire que le mot «ressentiment» n'est pas utilisé ici au sens courant de ce qui qualifie une mentalité, une disposition psychologique ou un état d'esprit. Trouvant plutôt sa source philosophique chez Kierkegaard et Nietzsche, le ressentiment est appréhendé par Marc Angenot comme un fait d'idéologie, ce qui suppose que l'on fasse la lumière sur sa genèse et sur son fonctionnement. Et ce qui met

en cause tous les intellectuels autolégitimés des temps modernes qui prétendent parler pour le peuple, au nom des leurs, «à travers le silence des entités collectives dont ils s'instituent les porte-parole».

Proposant une critique rationnelle et une analyse matérialiste de la fausse conscience (au sens de quelques marxistes marginaux et dissidents comme Karl Mannheim ou Joseph Gabel), Marc Angenot postule qu'un vaste marché du ressentiment s'est ouvert dans les cultures de la fin de ce siècle et que dans chaque grand ensemble culturel — nation, religion, etc. —, on assiste à un repli tribal sur l'identité. Une identité définie négativement comme un «ressassement» des mêmes mythes fondateurs (mythe du Grand Complot, mythe de l'Autre malfaisant, mythe de l'Origine et de l'Enracinement, mythe du Vengeur né parmi les Siens), comme un fantasme de reterritorialisation, comme un déni de la diversité du réel. Une identité qui avance en disant «Je est un Nous» au lieu de convenir avec Rimbaud que «Je est un autre».

Ce repli se manifeste dans la société postmoderne de multiples façons: pensons à la judiciarisation de la société civile, au relativisme culturel généralisé (dont le phénomène américain de *cultural appropriation*), à la revendication de droits toujours plus fragmentés (dits droits à la différence) et au lobbyisme politique. Le sagace lecteur aura ici compris que *Les Idéologies du ressentiment* peut être lu comme une mise en cause de la rectitude politique et culturelle ambiante.

L'ouvrage n'est toutefois pas construit comme un pamphlet et il ne vise personne et rien en particulier, même si l'argumentation est menée rondement et touche pratiquement toutes les idéologies contemporaines, tous les «ismes» des deux derniers siècles. Ce qui empêche de lire l'ouvrage comme une simple dénonciation, c'est aussi le fait qu'il se présente comme un phénoménologie et une heuristique du ressentiment, préludes à une généalogie de l'identitaire. L'idéal-type du ressentiment couvre par exemple tous les nationalismes, pas seulement les récents dérapages sanguinaires d'Europe de l'Est ou ceux strictement verbaux du premier ministre du Québec un certain soir de référendum. *Les Idéologies du ressentiment* n'est pas un ouvrage pour intellectuels susceptibles car tous ceux qui adhèrent à des causes ou qui ont des idées nettes (c'est-à-dire arrêtées) sur des questions sociales risquent de se sentir visés tant la perspective est globale, le propos articulé et les recouplements nombreux.

Mais qu'ont en commun justement tous les nationalismes? Comment se construit le sectarisme qui mine par

fois le christianisme, le socialisme, le féminisme, le syndicalisme et l'écologie? La réponse se trouve dans le fonctionnement psychique du ressentiment (en tant que fait idéologique). La réponse se trouve dans la fausse conscience, dont Marx disait qu'elle était la marque des intérêts de classe des philosophes de son époque. Ces intérêts de classe se sont mués aujourd'hui en intérêts de clan (intellectuel), de tribu (ethnique) ou de groupe (militant), mais ce qui unit tous les idéologues, ce sont les mêmes intérêts psychiques dont le fondement est un déni du réel et du monde empirique. Pour les idéologues de service et les redresseurs de tous les torts, les valeurs dominantes sont en bloc immorales et méprisables, toute situation subordonnée donne droit au statut de victime et toute impuissance à prendre l'avantage dans ce monde peut se transmuter en mérite et se légitimer *ipso facto* par le biais de griefs à l'égard des prétendus privilèges des autres. Ce qui, somme toute, équivaut à une complète dénégaation de responsabilité. Qu'opposer au ressentiment?

Ce que refusent finalement les idéologues du ressentiment, c'est la discussion des universaux qui devraient guider nos sociétés depuis les bouleversements des Lumières et de la Révolution française, universaux qui ont la forme d'idéaux moraux, de grands principes politiques, de normes linguistiques, de règles de droit, de vérités scientifiques, entre autres. Ce qu'ils dénigrent ou refoulement, c'est l'universalité de la raison critique et le désir d'un code des valeurs surhumaines (au sens nietzschéen). Les dominations, les esclavages et les massacres existent, là n'est pas la question. Encore faut-il savoir au nom de quoi et de qui il faut s'y opposer.

Les Idéologies du ressentiment, comme plusieurs des livres de Marc Angenot, représente un état donné et non achevé de la recherche, ce qui explique que des recouplements soient davantage évoqués que décrits, que des analyses confinent à des hypothèses plutôt qu'à des certitudes et que les études de cas soient peu nombreuses. L'ouvrage représente un état donné de la réflexion théorique, mais cela ne devrait pas effrayer les lecteurs.

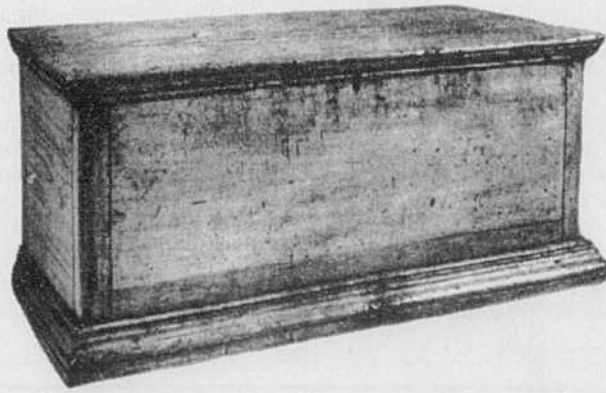
Au delà d'un certain lexique spécialisé (qui n'endigue pas, comme toujours chez Angenot, la verve et les effets de langage), le style de l'auteur ne pêche jamais par enflure verbale ou syntaxique. On peut déplorer cependant une mise en page qui fragmente le propos, à mon avis inutilement, en marquant d'un carré noir chaque alléna censé représenter un changement de niveau ou de direction dans l'argumentation, ce qui peut arriver plusieurs fois par page. J'avoue que c'est une réserve bien mince.

Champigny

ENCAN SILENCIEUX D'ANTIQUITÉS

CHOISIES PARMİ NOTRE COLLECTION

DU 10 AU 25 FÉVRIER



4380 ST-DENIS, MONTRÉAL TEL.: 844-2587 MT-ROYAL

ROUGE DÉCANTÉ

Roman

Fémina étranger

«Allez! courez au magasin... Rouge décanté c'est magnifique... c'est puissant, c'est très très fort.»

Francine Ruel, Bon dimanche

«Un grand bonheur... un livre terriblement fort, remuant, de ceux qui laissent des traces... Un moment d'émotion pure.»

Jean Fugère, Sous la couverture

«Un récit déchirant écrit par un homme déchiré... L'histoire inoubliable d'un amour pour une mère.»

Gilles Crevier, Le Journal de Montréal

«Bouleversant, faussement cynique et détaché, mais d'un lyrisme insoutenable.»

Laurent Laplante, Indiciaj présent

Jeroen Brouwers

Gallimard

LIBRAIRIE HERMÈS

Depuis 1976

de 9h à 22h
362 jours par année

1120, ave. Laurier ouest
outremont, montréal
tel.: 274-3669 téléc.: 274-3660

NOUVEAUTÉS



MICHELLE LACHANCE
LE ROMAN DE JULIE PAPINEAU

520 pages
ISBN : 2-89037-855-1
24,95 \$

En tête des best-sellers depuis 11 semaines



François Jobin
LA DEUXIÈME VIE DE LOUIS THIBERT

288 pages
ISBN : 2-89037-797-0
24,95 \$



François Gravel
MISS SEPTEMBRE

224 pages
ISBN : 2-89037-869-1
24,95 \$

QUÉBEC/AMÉRIQUE

LIVRES

LITTÉRATURE JEUNESSE

LES PETITS BONHEURS



GILLES ARCHAMBAULT

Au plaisir du dilettante

ŒUVRES

Valéry Larbaud, préface de Roger Grenier, Gallimard, collection «Biblos», Paris, 1995, 817 pages

En cette fin de millénaire, il n'est pas bien vu d'être dilettante. On continue de valoriser le travail en feignant d'oublier qu'il devient de plus en plus problématique de dénicher un emploi.

Valéry Larbaud, héritier d'une importante fortune, n'aimait pas le commerce. Plutôt que de prendre la succession paternelle, il se tourna du côté de la littérature. S'il ne fait pas partie des fondateurs de la *Nouvelle Revue française*, il en devient rapidement collaborateur. Le dilettantisme qu'il pratique est actif. Larbaud a une puissance de travail considérable, il lit, écrit et traduit. Rien ne le passionne autant que de faire connaître une œuvre méconnue, qu'elle soit étrangère ou qu'elle fasse partie du patrimoine français. Il sera parmi les premiers en France à lire Samuel Butler, Joseph Conrad, James Joyce et à les faire découvrir. Quand il creuse un sillon, c'est afin de semer une curiosité qu'il ne tarde pas à faire partager. C'est lui qui remet en lumière le XVI^e siècle français.

Cet intellectuel pur est également un chanteur de la femme. Rarement a-t-on écrit avec une plus juste sensualité. Au pays du non-dit, des vérités effleurées mais combien présentes, il est un maître. Longtemps tenu pour un auteur destiné à un public restreint, il mérite mieux.

À tort, on l'a tenu pour un écrivain délicat. Il y a certes en lui de la pudeur, mais le lecteur le moins attentif ne tarde pas à découvrir des violences d'une rare acuité qui l'entraînent loin de la littérature légalisante à laquelle il a pu se croire conivé.

Dans sa préface, Roger Grenier rappelle cette phrase que Larbaud lui-même s'appliquait: «Il chante bas, et souhaite que très peu l'entendent.» A nous d'ajouter qu'il chante toujours juste. Un survol des textes présentés dans ce recueil des ouvrages de fiction de Larbaud m'a remis en mémoire des moments de pur ravissement. *Fermina Marquez, Enfants, Amants heureux amants* sont de ces récits qui peuvent vous accompagner toute une vie. Grenier a raison de noter que Larbaud a toujours su susciter l'admiration des amateurs de prose française.

Homme d'une vaste culture, il avait voué aux mots le culte le plus absolu, devait écouler les vingt et une dernières années de sa vie dans l'aphasie. La seule phrase qu'il parvenait à prononcer était d'une bouleversante beauté: «Bonjour les choses d'ici-bas.» Rarement écrivain fut plus cruellement frappé. Au moment de cet accident cérébral, Larbaud avait 54 ans.

Il avait connu le cosmopolitisme de luxe, l'âge d'or des chemins de fer, les séjours à l'étranger à une époque où cette pratique était réservée à une certaine classe sociale. Était-ce pour se dédouaner qu'il se passionna si fort pour les écrivains italiens, espagnols, américains ou anglais? Ou n'était-il pas plus simplement l'incarnation de l'homme cultivé, généreux, curieux? Nous ne le saurons jamais. Nous reste l'œuvre qui ne paraîtra vieillie qu'aux esprits superficiels pour qui la nouveauté de la veille prime sur tout.

Pour moi, Larbaud est l'une des plus hautes figures de la littérature de ce siècle. Est-il un grand écrivain? Je n'en sais fichtre rien. Il est sûr toutefois que je le relis sans cesse.

Fifi Brindacier, la quinquagénaire de neuf ans

Une nouvelle traduction permet de redécouvrir l'un des personnages les plus libres et les plus attachants de la littérature jeunesse.

FIFI BRINDACIER
FIFI PRINCESSEFI À COURICOURA
Astrid Lindgren, Livre de Poche Jeunesse, Cadet, Hachette, 1995

CAROLE TREMBLAY

Hé oui, Fifi Brindacier, la petite rouquine aux tresses horizontales, fête ses cinquante ans cette année. Et pour dire toute la vérité, rien que la vérité, la quinquagénaire suédoise n'a pas pris une ride. Il faut dire que Hachette lui a refait une beauté pour l'occasion. Trois tomes de ses flamboyantes aventures viennent de paraître dans une toute nouvelle traduction, plus fidèle au texte

d'Astrid Lindgren que la version trafiquée et légèrement édulcorée des années quarante. Fifi en ressort radieuse, plus impertinente, plus absurde, mais aussi plus sympathique que jamais.

«Pourquoi est-ce que je dois avaler ça?» demande Annika, la petite copine de Fifi, en parlant de l'horrible bouillie que sa mère veut lui faire ingurgiter. Dans la première traduction, la sage Fifi répondait: «Si tu ne manges pas, tu ne deviendras jamais grande et forte!»

Dans la nouvelle version, Fifi peut enfin étaler toute la splendeur de son raisonnement: «Comment peux-tu demander une chose pareille? C'est évident. Si tu ne manges pas cette bouillie délicate, tu ne grandiras jamais. Et si tu ne grandis pas, tu ne pourras jamais forcer tes enfants à manger leur bouillie. Non, non, Annika, ça ne tient pas. Ce serait un désastre pour la consommation de

boillie si tout le monde dans le pays résonnait comme toi.»

Astrid Lindgren, est reconnue internationalement comme l'une des pionnières de la littérature jeunesse. Ses personnages exubérants sont tombés comme une pluie de cailloux dans la mare bien calme de la «littérature enfantine» de l'époque. Ses livres ont rapidement fait le tour du monde, tout comme sa pétulante Fifi.

Rien de bien surprenant quand on y regarde de près. Ce personnage haut en couleur est l'incarnation des fantasmes de tout enfant. A neuf ans, elle vit avec son cheval et son singe dans une maison juste pour elle, sans adulte pour la surveiller et lui dire quoi faire: sa mère est morte et son père est «roi des Cannibales», quelque part sur une île du Pacifique.

«Qui te dit d'aller te coucher quand c'est l'heure?» demande Annika. «Moi, répond Fifi. D'abord je me

le dis gentiment et, si je n'obéis pas, je le répète sévèrement. Si je n'obéis toujours pas, je me promets une fessée! Vous me suivez?»

Non seulement, Fifi fait ce qui lui plaît quand ça lui plaît, de la façon — rarement orthodoxe — qui lui plaît, mais en plus elle est dotée d'une force herculéenne et d'une valise pleine de pièces d'or. Pour couronner le tout, elle ne va pas à l'école. On n'a évidemment pas besoin d'apprendre la «multiplication» quand on se propose de devenir pirate.

Fifi est le personnage féminin le plus émancipé de toute la littérature jeunesse. Rien n'entrave sa liberté. Quand l'envie lui prend de brasser la pâte à crêpes avec une brosse de bain, personne ne vient le lui reprocher. Si un adulte l'embête, elle lui répond. S'il persiste, elle le lance dans les airs pour lui apprendre à bien se tenir. Elle défie aussi bien les règles de la bienséance que celles de

la logique. Elle raconte qu'en Égypte tout le monde marche à reculons, qu'elle a affronté une tempête si terrible que même les poissons avaient le mal de mer.

Mais Fifi ne ment pas, elle invente. Ce qui est très différent. Elle ne cherche pas à tromper, elle partage son imaginaire délirant. D'ailleurs tout ce que fait l'étourdissante rouquine part d'un bon sentiment. Elle a un cœur d'or et cherche toujours à faire de son mieux. Quand elle rate son coup, elle en est réellement peiné. Elle s'excuse en invoquant l'éducation défailante qu'elle a reçue alors qu'elle parcourait les mers avec son papa. Et elle promet de faire mieux la prochaine fois.

Dans ces conditions, qu'est-ce qu'on peut lui reprocher?

Rien. Absolument rien. Tout comme Tommy et Annika, ses petits voisins, on l'adore et on en redemande encore, qu'on ait 5 ou 55 ans.

VITRINE DU LIVRE DE POCHE

DIEGO ET FRIDA
J. M. G. Le Clézio, Folio, Paris
Gallimard, 308 pages

Dans son feuilleton, le confrère Robert Lévesque avait dit le plus grand bien de l'ouvrage que Le Clézio a consacré au célèbre couple d'artistes mexicains Diego Rivera et Frida Kahlo. Diego, personnage gargantuesque, serait l'exact contraire de la fragile Frida si l'art et la révolution ne les réunissaient. Étrange histoire d'amour qui rejoint les mythes de fondation des Indiens du Mexique, *Diego et Frida* est un livre inclassable, où le romancier se nourrit des armes de la biographie.

RAUDA JAMIS
FRIDA KAHLO
BOKAUME



FRIDA KAHLO
Rauda Jamis, Arles, Babel, 409 pages

Pour ceux qui aimeraient en savoir plus sur Frida Kahlo, Rauda Jamis consacre à sa brève existence (elle est morte à 47 ans) une biographie complète. Paru à l'origine en 1985, ce livre est le premier en français à avoir été consacré au peintre qui a côtoyé, outre son mari Diego Rivera, des personnalités aussi diverses qu'André Breton, Edward Weston et Trotsky. À travers le portrait sensible et intime que l'écrivain dresse de Mme Kahlo se dessine aussi tout un

pan de l'histoire de ce siècle, qui va du Mexique de la révolution au Paris des avant-gardes.

DESCRIPTIONS DE DESCRIPTIONS
Pier Paolo Pasolini, traduit de l'italien par René de Ceccatty, Rivages poche/Bibliothèque étrangère, 267 pages

On dit des articles rassemblés dans *Descriptions de descriptions* qu'il s'agit du testament intellectuel de Pasolini. Écrits entre novembre 1972 et janvier 1975, ces textes ont été publiés dans le journal *Il Tempo*. Pour le poète et cinéaste, cette chronique littéraire est l'occasion rêvée de confronter ses obsessions et son univers à ceux d'autres grands écrivains. Ainsi, Moravia, Morante, Calvino mais aussi Garcia-Marquez et Céline sont conviés à cette brillante célébration du pouvoir des idées. Le traducteur, René de Ceccatty, a procédé à la sélection des 49 critiques qui apparaissent dans l'édition française. Il explique ses choix et présente admirablement le travail de Pasolini dans la brève préface qu'il signe.

DES CHARMES DE L'AMOUR CONJUGAL
Emmanuel de Swedenborg, traduit du latin par M. de Brunore
Fleurbaey, 155 pages

La très belle collection de M. Slatkine nous offre la traduction, datant de 1784, du traité qui valut au scientifique suédois Emmanuel de Swedenborg d'être désavoué par l'Église. Épreuve cruelle pour cet homme qui, en 1743, eut le privilège de voir le Christ lui apparaître. Ce texte, dans lequel Swedenborg inscrit les révélations qu'il avait le privilège de recevoir pendant ses «ravissements», est ainsi une suite de visions étonnantes qui eurent une influence tant sur Balzac que sur Baudelaire, Nerval et Breton.

LA BÊTE DANS LA JUNGLE
Henry James, traduit de l'anglais par Fabrice Hugot, Seuil, Points, 96 pages

Entre l'Europe et l'Amérique, Henry James a écrit une œuvre aussi remarquable qu'abondante, que dominent des romans comme *Les Ambassadeurs* et *Les Ailes de la colombe*. Dans cette immense ensemble littéraire, on fait rarement mention de *La*

HENRY JAMES
LA BÊTE DANS LA JUNGLE



Bête dans la jungle, cette longue nouvelle où deux personnages sont unis par l'amour et par un pacte diabolique dont il faut taire les enjeux (pour ne pas vous gâcher le plaisir). En fait, ce texte, le public francophone ne le connaît davantage par l'adaptation théâtrale qu'en a faite Marguerite Duras que parce qu'il l'a fréquenté. L'édition de poche qui paraît aujourd'hui est donc l'occasion de découvrir cette perle qui, dès le début de ce siècle (la première publication date de 1903), annonce le roman moderne, de Joyce à Duras.

LES PRINCES

Jacques Benoit, Typo, 167 pages

Voici un livre inclassable, qui tient à la fois de l'horreur et de la satire, qui nous transporte dans une ville où règne la misère et où les hommes bleus s'en prennent aux chiens que la loi protège. Comme en témoigne le choix de critiques publiées à la fin du roman, *Les Princes* a reçu de la presse un accueil enthousiaste lors de sa sortie, en 1973. La lecture de ce livre bref nous fait regretter que Benoit soit devenu un écrivain aussi rare, qui semble s'être éloigné de la littérature pour se rapprocher de l'œnologie.
Marcel Jean

LA VIE LITTÉRAIRE

L'ÉTINCELLE SUR INTERNET

Le 15 février, les internautes pourront consulter le catalogue, en anglais et en français, de la maison d'édition Robert Davies/L'Étincelle à l'adresse <http://www.rdpublish.com>. Des extraits, des couvertures et des critiques des livres parus chez cet éditeur montréalais seront disponibles. Seront ajoutés en mars des clips audio. À comparer avec les sites déjà existants des Éditions Broquet, Boréal, Québec/Amérique et de la Librairie Gallimard.

UNE EXPOSITION SUR LE ROMAN DE JULIE PAPINEAU

Les affaires vont bien pour l'auteure et journaliste Micheline Lachance. Son *Roman de Julie Papineau*, dans la liste des best-sellers depuis des semaines, donnera en octobre le prétexte d'une exposition à l'ancien musée de l'Amérique française (situé au Petit séminaire). *Julie Papineau et son époque* officialisera l'intégration de ce musée au Musée de la civilisation à Québec. «L'exposition durera un an et demi et on m'a signifié qu'on aimerait que le second tome sorte pendant cette période. Ma recherche est déjà toute faite, peut-être la chose sera donc possible. Je ne veux cependant rien bâcler», confie Micheline Lachance.



Micheline Lachance

MONDANITÉ

Soixante ans, ce n'est pas nécessairement triste! Ce mercredi, jour de la Saint-Valentin, les amis de l'auteure Denise Boucher sont invités à la Terrasse Saint-Sulpice, au 1680

Saint-Denis. Les prétextes de la fête sont nombreux: soixante ans, une nouvelle pièce (*Les Divines*) et un recueil de poèmes inédits, *A cœur de jour*. Quelques-uns de ses poèmes seront lus par des acteurs et des actrices.

DENISE BOMBARDIER S'EN VA-T AU NORD!

Le douzième Salon du livre de la Côte-Nord recevra du 15 au 18 février 26 auteurs et une quarantaine d'exposants sous la présidence d'honneur de Denise Bombardier. Les deux derniers salons ont vu défiler 5000 visiteurs.

ÉVÉNEMENTS DE LA SEMAINE

Le poète Serge Patrice Thibodeau lira ce lundi à 20 h des extraits de son nouveau recueil *Le Quatuor de l'Errance* suivi de *La Traversée du désert* à la galerie d'art SKOL située au 279 Sherbrooke Ouest, espace 311-A. Aussi, le Musée du Château Ramezay fête son 100^e anniversaire par la tenue les 15 et 16 février à 20 h d'un récital de poètes français et québécois (Lamartine, Vigny, de Musset, Hugo, Gargneau, Nelligan, Vigneault...). Il faut réserver (la salle ne contient que 60 places) au 861-3708.

CONCOURS

Concours international de littérature et de chanson française «Amitié et Solidarité». Prière d'envoyer, avant le 15 mars, vos nouvelles, contes, poèmes (avec enveloppe réponse affranchie) à Raymond Lago, 11 rue du Dr Roux, 64150, Mourenx. L'Académie de pataphysique organise un concours à la mémoire de La Fontaine. Les formulaires du concours sont disponibles à la librairie Gallimard du 3700 boulevard Saint-Laurent.
Louise Leduc

Les petits paradis terrestres

JARDINS DE CURÉS
Michel Tournier et Georges Herscher,
Actes Sud, Paris, 1995, 191 pages
RÉMY CHAREST

Pour passer du travail de l'âme à celui du corps, tout curé français possédait autrefois, à côté du presbytère, un petit jardin, fait d'utile et d'agréable, de fruits et légumes, d'herbes et de fleurs. Michel Tournier, grand amateur d'espaces en tous genres et propriétaire de son petit (ex-) jardin de curé, s'est donc associé

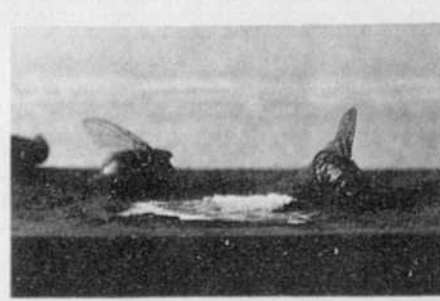
à Georges Herscher et quelques autres experts pour recenser, pendant qu'il en est encore temps, ces lieux en voie de disparition.

Attaché depuis 35 ans à son jardin et à son ancien presbytère de Choisel, dans la lointaine banlieue sud de Paris, là où la ville-lumière laisse place à une campagne autrement mieux lumineuse, Tournier dessine en quelques pages un portrait délicieux de son chez-soi, «cette somme de moi-même», comme il la nomme avec bonheur. Du buis et des lys blancs, poussant à l'état sauvage, donnent la trace ecclésiastique du lieu, tandis que les chats, les animaux de basse-cour et les pèlerins en chemin vers Chartres viennent l'animer à leur tour.

À partir de là, le décor est planté pour un grand voyage dans un véri-

table chapelet de jardins. On commence par un regard historique sur les conditions de vie des curés français et la raison d'être de leurs petits terrains, et de leur usage. On observe ensuite les images données par les artistes de prêtres installés dans leur jardin, qui pour donner une confessionnalisée, qui pour lire son bréviaire ou tailler les haies. Finalement, on voyage d'un bout à l'autre de la France pour entrevoir une soixantaine de jardins encore en état — dont celui du célèbre curé d'Ars —, qui représentent autant d'espaces voués à des délices discrets et qui respirent le repos et le recueillement. À la lecture de cet ouvrage singulier, on rêverait de s'en trouver un pour laisser filer le temps doucement, dans un cadre que l'on voudrait bien, disons, paradisiaque.

CIMETIÈRES: LA RAGE MUETTE



Denise Desautels | Monique Bertrand
POÈMES | PHOTOGRAPHIES

AUX ÉDITIONS DAZIBAO

148 pages, dont 10 photographies hors-texte en quadrichromie, avec rabats.
Collection *Des photographes* 28, 95 \$
Lancement samedi le 17 février à 16 h, lecture à 17 h

DAZIBAO

279, rue Sherbrooke Ouest, espace 311 C, Montréal, (514) 845-0063

DOCTORAT EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

Ce doctorat de recherche est ouvert sur :

- la génétique textuelle et l'édition critique
- l'histoire littéraire et la sociocritique
- la psychanalyse textuelle
- l'écriture au féminin

DATE LIMITE DES DEMANDES D'ADMISSION
À LA SESSION D'AUTOMNE 1996 :

le 1^{er} mai 1996

RENSEIGNEMENTS :

Secrétariat des études avancées
Département d'études littéraires, UQAM
405, rue Sainte-Catherine Est, Montréal (Québec) H2L 2C4
Téléphone : (514) 987-0336

L'UQAM
une force
novatrice

Université
du Québec
à Montréal

JARDINS DE CURÉ

MICHEL TOURNIER & GEORGES HERSCHER

ACTES SUD

L'ÉCHANGE

DISQUES COMPACTS, LIVRES, CASSETTES, DISQUES, BD

OUVERT 7 JOURS 10h à 22h

CHOIX ET QUALITÉ

3694 St-Denis, Montréal
Métro Sherbrooke 849-1913

713 Mont-Royal Est, Mt
Métro Mont-Royal 523-6389

pour les grandes passions

MARCEL PAGNOL
MARIUS-FANNY-CESAR

26,95\$
l'unité

63,95\$
la trilogie (3 cassettes)

L'AMOUR CONJUGAL
AVEC SAMI FREY

24,95\$

L'ARBRE, LE MAIRE
ET LA MÉDIATHÈQUE
ERIC ROHMER-FABRICE LUCHINI

24,95\$

À BOUT DE SOUFFLE
JEAN-LUC GODARD

24,95\$

ROME VILLE OUVERTE
ROBERTO ROSSELLINI

24,95\$

L'ANNÉE DERNIÈRE À MARIENBAD
ALAIN RESNAIS

24,95\$

LE CÔTÉ OBSCUR DU COEUR
ELISEO SUBIELA

24,95\$

LA VIE FANTÔME
AVEC PASCALE BUSSIÈRES

24,95\$

AUX PETITS BONHEURS
MICHEL DEVILLE

24,95\$

LA NUIT SACRÉE
D'APRÈS TAHAR BEN JELLOUN

24,95\$

QUADRILLE
SACHA GUITRY

24,95\$

LOUIS ENFANT ROI
ROGER PLANCHON

24,95\$

pour la comédie

GROSSE FATIGUE
MICHEL BLANC-CAROLE BOUQUET

24,95\$

RÉCITAL FERNAND RAYNAUD

24,75\$

LES VACANCES DE Mr HULOT
JACQUES TATI

24,95\$

LA GUERRE DES BOUTONS
YVES ROBERT

24,95\$

HIBERNATUS
LOUIS DE FUNÈS

29,95\$

FANTOMAS
LOUIS DE FUNÈS - JEAN MARAIS

29,95\$

LE MUR DE L'ATLANTIQUE
BOURVIL

24,95\$

ADHÉMAR
FERNANDEL

24,95\$

plus de 3000 films
à la location et
à la vente

À LA
ST VALENTIN
TOMBEZ EN AMOUR
AVEC LE CINÉMA
FRANÇAIS

pour l'histoire

CHARLE DE GAULLE
LE REBELLE VISIONNAIRE

14,95\$

HITLER
DU TRIOMPHE À LA MORT

24,95\$

ARTIF VIDÉO

LE CLUB VIDÉO DU CINÉMA FRANÇAIS

pour la vie

LES 22 LAMES DU TAROT
MARGUERITE DE SURANY

24,95\$

PLANÈTE ANIMALE
3 cassettes sur la protection des animaux

19,95\$
l'unité

49,95\$
la collection

VOTRE DESTINÉE
MÉTHODE SIMPLIFIÉE D'ASTROLOGIE
MARGUERITE DE SURANY

24,95\$

N.A.S.A.
L'HISTOIRE DE LA CONQUÊTE SPATIALE
5 CASSETTES - 19,95\$ chaque

19,95\$
l'unité

89,95\$
la collection

LA SANTÉ DE VOTRE ENFANT
LES PREMIÈRES ANNÉES

24,95\$

Magasin ouvert
tous les jours
de 11 hrs à 22 hrs

Vente par correspondance
Commandes téléphoniques

VISA MASTER CARD

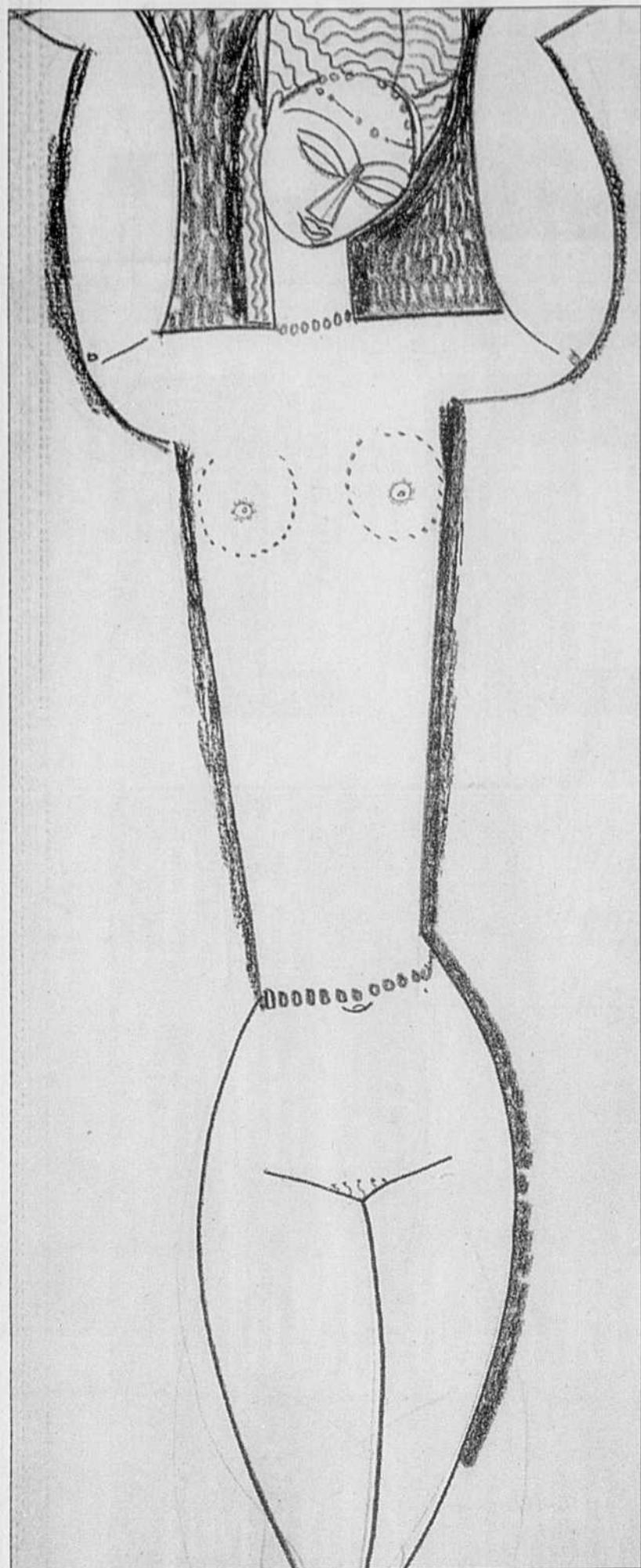
GRAFFITI PARC DESIGN

380 avenue Laurier Ouest • (514) 270 2318

LES ARTS

ARTS VISUELS

Un Modigliani intimiste et peu connu



Cariatide de face, avec collier et ceinture de perles.

© MAROT, BRUXELLES

MODIGLIANI INCONNU: DESSINS DE LA COLLECTION PAUL ALEXANDRE
Musée des beaux-arts de Montréal
Pavillon Jean-Noël Desmarais
1380, rue Sherbrooke Ouest
Jusqu'au 28 avril

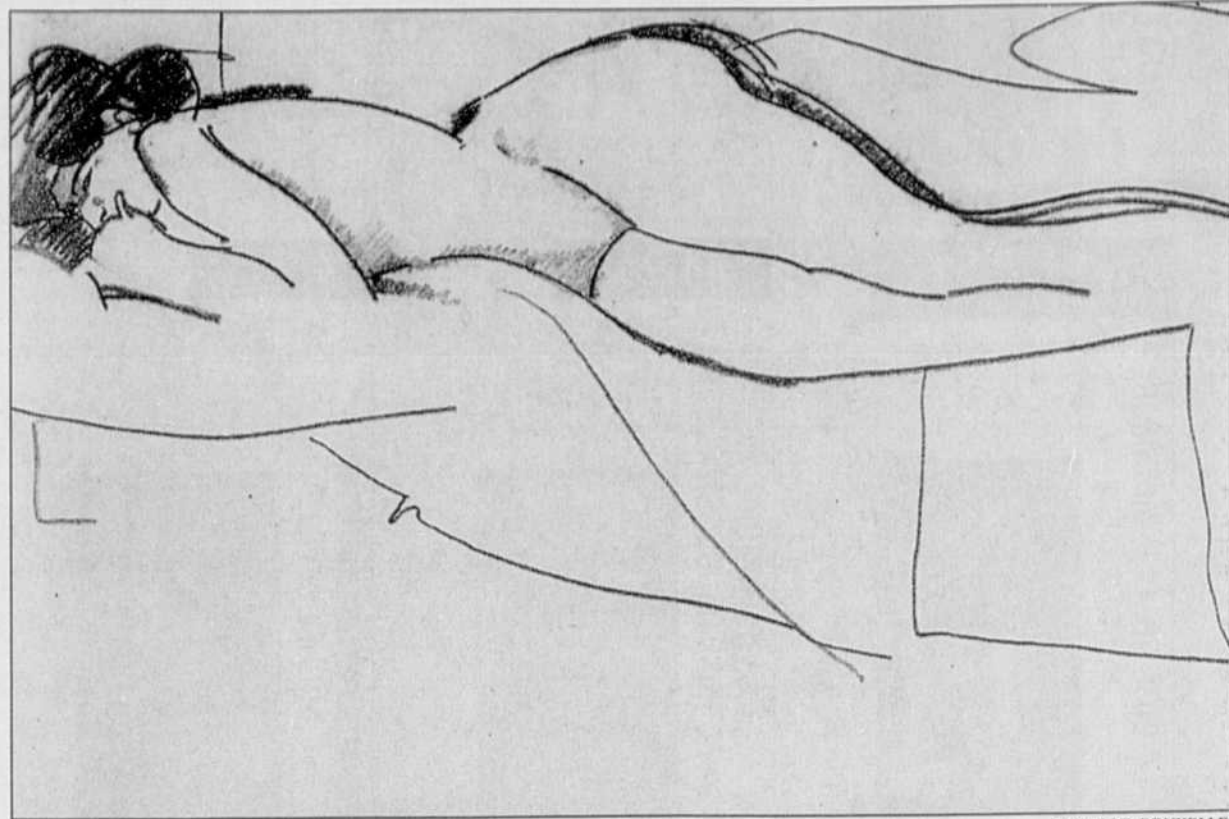
JENNIFER COUËLLE

Se dépasser sans cesse. C'était là une des règles de conduites élémentaires d'Amadeo Modigliani. Le bel Italien mort trop tôt, à l'âge de 36 ans, a généreusement contribué à nourrir le mythe de l'artiste exalté, vivant par et pour son œuvre. Il épousait de près le mode de vie créve-cœur de la bohème artistique de Paris avec laquelle il fraya peu de temps après son arrivée dans la capitale, en 1906. C'est à la fin de l'année suivante que le jeune artiste de 23 ans et des poussières fait la connaissance de son premier et plus fidèle admirateur, le docteur Paul Alexandre, de quatre ans seulement son aîné. Au fil des années, le «bon docteur», comme on l'appelait, avait amassé plusieurs centaines d'œuvres, dont un nombre important de dessins, de son ami livournois. Modigliani les lui donnait et Alexandre lui en achetait. L'exposition en place actuellement au Musée des beaux-arts de Montréal (MBAM) réunit 373 œuvres sur papier tirées de la collection récemment redécouverte des quelque 400 dessins inédits du docteur-mécène de Pigalle.

Organisée sur l'initiative de Noël Alexandre, le fils du docteur, et par Michel Baudson, président de l'Association belge des critiques d'art, qui a agi ici à titre de commissaire, *Modigliani inconnu: dessins de la Collection Paul Alexandre* a été inaugurée en 1993 au Palazzo Grassi de Venise, avant d'entreprendre sa tournée internationale, avec Montréal comme seule étape nord-américaine. La présentation montrealaise de l'exposition qui, on n'attend pas pour le dire, est d'une justesse notable — de l'éclairage à l'accrochage, en passant par la couleur des cimaises —, est enrichie de trois peintures et quelques sculptures provenant de collections publiques (dont celle du MBAM et du Musée Redpath de l'Université McGill) et particulières. A cet effet, on appréciera notamment la touche discrète de pédagogie avec l'inclusion de sculptures africaines, d'une tête de bouddha thaïe et d'une figure cycladique qui permettent une visualisation concrète de l'inspiration que puisait Modigliani dans l'esthétique géométrique et «essentialiste» de l'art primitif. Un ajout qui, de surcroît, nous rappelle l'ampleur de cette influence primitive qui s'étendait au-delà des seuls Cézanne, Braque et Picasso.

Profondeur et légèreté

Quant aux œuvres sur papier, ça ne fait pas de doute, pour tous ceux qui ne sont pas des abonnés des cabinets de dessins et estampes, l'idée de



Femme nue étendue, la main gauche devant la bouche.

© MAROT, BRUXELLES

se farcir plus de trois cents dessins à la ligne, pour la vaste majorité en noir et blanc, n'est pas des plus séduisantes. La surprise du parcours de *Modigliani inconnu* est grande, donc, grande et agréable. La combinaison de la présentation soignée, suivant les regroupements thématiques et chronologiques établis par Noël Alexandre dans la publication colossale qui accompagne l'exposition et réalisée sous la direction de Marie-Claude Mirandette, conservatrice des dessins et estampes au MBAM, et la sensibilité transparente des œuvres — qui, toutes, furent réalisées entre 1906 et 1914 — emplit les salles du musée d'une double impression de profondeur et de légèreté. Depuis les premiers et plus exploratoires dessins rehaussés à l'aquarelle, des portraits qui ne sont pas sans rappeler l'esthétique des expressionnistes Kokoschka et Schiele, à la série d'études en fin de parcours pour des portraits peints, notamment de la famille Alexandre, on éprouve, dans l'ensemble, un réel envie de s'attarder.

Puis à l'intérieur de ce corpus imposant de portraits et de nus, surtout féminins, d'études de têtes et de figures — une seule œuvre, une nature morte à l'encre, plutôt quelconque du reste, fait ici exception à la prédilection presque exclusive de l'artiste pour la figure —, on remarquera tout particulièrement la rigueur de la série, moins psychologique et plus

décorative, des cariatides, l'assurance du trait et la stylisation géométrique de l'ensemble des têtes sculpturales, fortes de leur influence des arts nègre et khmer ainsi que la simplicité des nus plutôt classiques, dont certains semblent avoir été réalisés d'une ligne continue. Parmi ces derniers, on retrouve ici et là des exemples d'une grâce émouvante. Et tous témoignent de l'économie de moyens avec laquelle l'artiste s'appliquait à articuler la figure humaine.

Chez Modigliani le dessinateur, on reconnaît les visages et cous allongés de Modigliani le peintre, on retrouve aussi son intérêt pour la psychologie de ses sujets, avec, comme le fait remarquer Madame Mirandette, une attention particulière portée aux yeux. Rappelant quelque chose de l'âme, du fort intérieur, ils sont souvent représentés fermés ou mi-clos. Ou alors, comme dans le portrait de 1913 de *Paul Alexandre devant un vitrage*, un œil est fermé et l'autre, ouvert. D'ailleurs, Modigliani écrivait en 1907 «ce que je cherche ce n'est pas le réel pas l'irréel non plus, mais l'Inconscient, le mystère de l'Instinctivité de la Race».

Production intime

Si ces quelques centaines de dessins, dont plusieurs à l'état de croquis, très pâles, retiennent ainsi l'attention et se prêtent à la découverte, c'est sans doute aussi en raison de l'inclusion de facsimilés d'écrits de

l'artiste, de documents personnels, de photographies et de correspondance, dont celle entre Modigliani et Brancusi. L'histoire veut que le sculpteur roumain eût assisté Modigliani dans la préparation de sa première exposition de sculptures tenue à Paris en 1911 dans l'atelier d'Amadeo de Souza-Cardoso. Dès la première salle, donc, on nous prépare à faire incursion dans l'univers personnel d'une production intime et d'une collection manifestement assemblée avec dévotion. Avec ordre aussi. Il faut voir le minuscule sceau du docteur Alexandre qui initiale et numérote à l'encre rouge chacun des dessins entrés dans sa collection.

Modigliani, contrairement à ses confrères les plus connus de l'époque, cherchait à cerner une conception moderne de la réalité plutôt que de l'œuvre elle-même, de sa plasticité. Cela, jumelé au fait que sa vie fut écourtée par la maladie, explique sans doute pourquoi il ne figure pas en tête de liste des novateurs de l'art moderne. Quant à la production de cette exposition, son intérêt ne fait pas l'unanimité. Le Metropolitan Museum of Art de New York a décliné l'offre de présenter *Modigliani inconnu*. Dans un article récent du quotidien la *Gazette*, la journaliste Ann Duncan rapporte les paroles du président du secteur de l'art du XX^e siècle au Metropolitan: «Ce sont des dessins intéressants, dit-il, mais ils ne sont pas représentatifs de son travail le mieux connu. Il s'agit de bons dessins d'une période limitée.» Qu'à cela ne tienne, le MBAM n'a pas hésité et, si modeste soit-elle, cette exposition est très belle.

«Ce que je cherche ce n'est pas le réel pas l'irréel non plus, mais l'Inconscient, le mystère de l'Instinctivité de la Race»

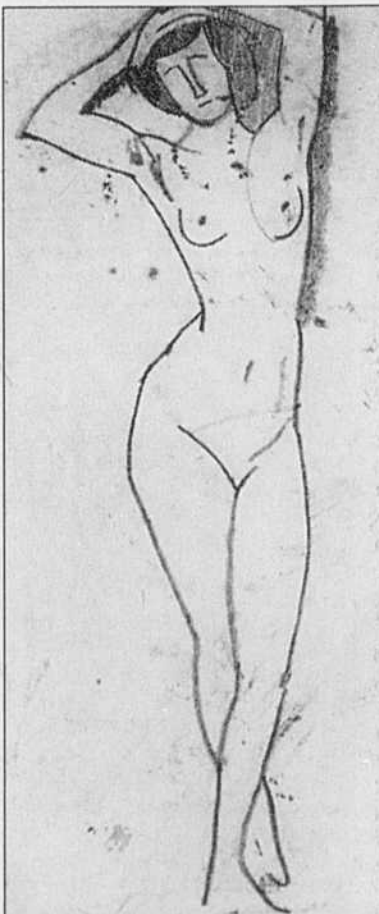
Soirées de musique et de poésie

«Ardoise du temps»
Poèmes anciens (XIXe) -
Présences neuves (XXe)
15 et 16 février à 20h00



«École littéraire de Montréal»
Centenaire de l'École littéraire
8 et 9 mars à 19h30

Ces spectacles ont été organisés dans le cadre du 100^e anniversaire du Musée du Château Ramezay.
Les billets au coût de 20 \$ sont en vente au Musée du Château Ramezay
280, rue Notre-Dame Est, Mtl, métro Champ-de-Mars
Réservation et information : 514-861-3708



Femme nue de face, les mains sur la tête.

© MAROT, BRUXELLES

GUIDO MOLINARI, une rétrospective

Mackenzie Art Gallery
Université de Régina
3475, Albert Street
Régina, Saskatchewan
Tél.: (306) 522-4242
Fax: (306) 569-8191

Jusqu'au 21 avril 1996

Guido Molinari est représenté par la Galerie Eric Devlin.

Galerie Eric Devlin
460, Sainte-Catherine Ouest
Espace 403
Montréal H3B 1A7
Tél.: 514-866-8272
Fax: 514-866-7284

Du mercredi au vendredi de 12 h à 18 h, le samedi de 12 h à 17 h.

galeriericdevlin

Voir autrement

Stan Douglas



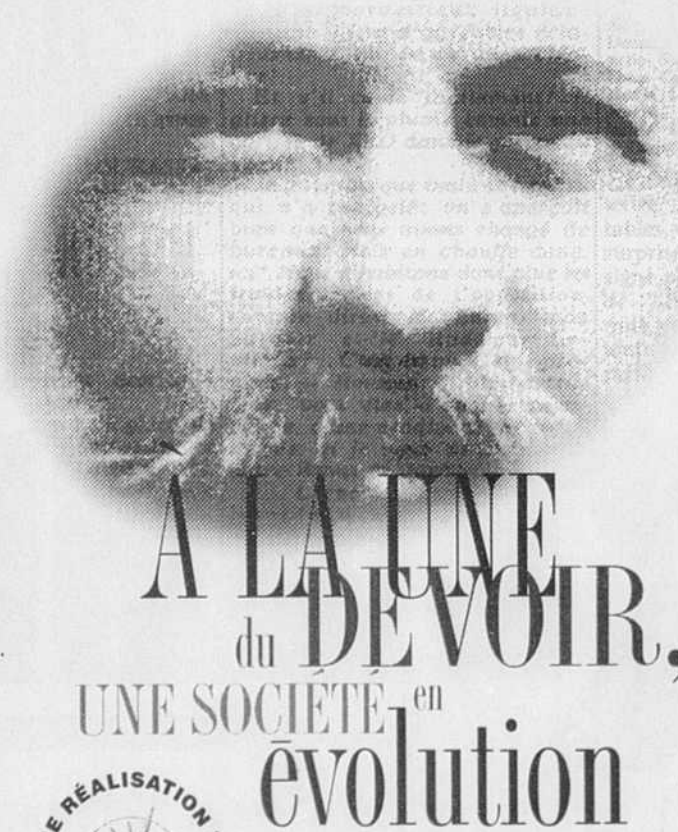
Les délires mécaniques de
Kim Adams

Jusqu'au 7 avril 1996. Mardi au dimanche de 11 h à 18 h; mercredi de 11 h à 21 h.
Métro Place-des-Arts Renseignements : (514) 847-6212

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

ARCHAMBAULT

Dece, c'est tout dire



A LA UNE
du DEVOIR,
UNE SOCIÉTÉ en
évolution



MUSÉE PIERRE-BOUCHER
SÉMINAIRE ST-JOSEPH 858, RUE LAVIOLETTE TROIS-RIVIÈRES

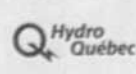
À visiter: l'exposition du journal **Le Devoir**

Du 21 janvier au 26 février 1996

Du mardi au dimanche 13h30 à 16h30 et 19h à 21h
(Groupes scolaires: du lundi au vendredi, 8h30 à 12h et 13h à 16h)

Pour renseignements: (819) 376-4459

Les partenaires des célébrations du 150^e anniversaire de Devoir:



Université du Québec à Montréal

DEVOIR

Patrimoine canadien

Gouvernement du Québec

Ville de Montréal

LES ARTS

EXPOSITIONS

De la naïveté à la «peinture-peinture»

Le MAC propose trois petites expositions inégales qui ne sont pourtant pas sans charme

KIM ADAMS, STAN DOUGLAS,
CHRISTIAN KIOPINI
Musée d'art contemporain de Montréal, 185, rue Sainte-Catherine Ouest. Jusqu'au 7 avril.
JENNIFER COUËLLE

Le premier hausse les épaules et se replie dans une douce ironie traversée de ludisme, le deuxième, plein d'espoir ou fort, plutôt, d'un sentiment de devoir envers une société endormie, s'applique à réviser des histoires révisionnistes et le troisième persiste à promouvoir la qualité totale de l'art pictural. Le premier reflète un état d'esprit et une attitude face à la vie, le deuxième se fait un point d'honneur de demeurer lucide et de démasquer l'apparat du pouvoir et le troisième nous rappelle que l'histoire de l'art a déjà eu une histoire. Le premier... bon, bon, on s'arrête là.

Des témoignages plutôt divergents, donc; que les trois expositions inaugurées la semaine dernière au Musée d'art contemporain de Montréal, soit celles de Kim Adams, Stan Douglas et Christian Kiopini, respectivement le premier, le deuxième et le troisième.

Une visite au MAC: pour ceux qui auraient une vision limitée de ce qu'est l'art

cois (dans le cas de Kiopini), la présentation simultanée de ces trois productions soulève suffisamment de questions pour nous renvoyer à l'éclatement et aux univers parallèles des arts visuels contemporains. Pour peu, c'est même déroutant.

Mon Amérique à moi

L'univers de Kim Adams est celui du vide béant laissé par la surproduction et la surconsommation d'une société sur-industrialisée. Son regard est de la trempe de ceux qui tournent au ridicule le ridicule qu'ils perçoivent. Mais de ces près de quarante sculptures, maquettes et dessins regroupés par la conservatrice Sandra Grant Marchand, le cynisme est absent. Car cet assembleur de remorques, de tracteurs, de brouettes, de tricycles, de poubelles à pédales et de jouets de toutes sortes éprouve visiblement un certain plaisir à mettre en scène ses paysages désenchantés et ses manèges qui ne tournent guère. Dérisoire, certes, mais pas cynique. Il y a même quelque chose de naïf dans cet étalage généreux de l'absurde. D'ailleurs, l'artiste lui-même, à l'image de l'humour que véhicule (et c'est le cas de le dire) ses œuvres, se compare à «un enfant à qui l'on aurait donné trop d'argent et qui finit par perdre la tête».

Si la critique de la société occidentale, à saveur ici nord-américaine, que sous-tend le travail de cet artiste originaire d'Edmonton ne nous apprend rien qu'on ne sait déjà, ses terrains de jeux pour adultes — ou pour enfants qui ne croient plus au père Noël — exercent cependant une fascination réelle. La chose se vérifie pour le mieux avec les maquettes et les œuvres où fourmillent mille et cent éléments miniatures. Le dialogue étant limité dans les réalisations monumentales qui nous surplombent. Peut-être supportent-elles mal d'être confinées dans l'exiguïté d'une salle de musée? Particulièrement réussie, l'imposante sculpture-roulotte qu'Adams présentait en plein-air l'été dernier dans le cadre de l'exposition *Skulptura* au Vieux-Port de Montréal nous incite à le croire. Il faut dire aussi qu'on pouvait y monter, contrairement aux colosses du musée... Quant aux énergiques dessins à l'encre, des études préparatoires qui rappellent spontanément la bande dessinée, on appréciera leur rythme maîtrisé qui combine vivacité et légèreté. Par contre, on regrettera sérieusement l'inclusion des quatre plus grandes œuvres sur papier dont les tourbillons colorés de peinture vaporisée font davantage dans l'esthétique du décor de théâtre amateur que dans celle qu'on s'attend à retrouver dans un musée...

Je pense donc je suis... œuvre d'art?

Dans le genre «art qui pense», le Vancouverois Stan Douglas est rapidement devenu l'un des artistes-vedettes du Canada, comme sur la scène internationale. Dans la mi-trentaine, après seulement une douzaine d'années de carrière, Douglas et ses installations télé-cinéma-vidéographiques (musicales et littéraires avec ça) ont déjà fait le tour du monde, ou presque. On a pu les voir entre autres au *Documenta IX* de Kassel,

au Stedelijk Museum d'Amsterdam, au Centre Georges Pompidou à Paris et au Museum of Modern Art de New York. N'est-ce pas que ça rappelle l'heureux sort réservé à son aîné Jeff Wall, également de Vancouver, donnant lui aussi dans la forme multidisciplinaire, à tout le moins médiatique, dans le contenu politico-socio-culturel et dans un langage bien américanisé — ça, c'est peut-être aussi l'affaire du *Canadian West Coast*... Qu'on ne s'étonne pas, donc, que l'un et l'autre furent les deux seuls Canadiens à participer l'année dernière à l'exposition biennale du Whitney Museum of American Art.

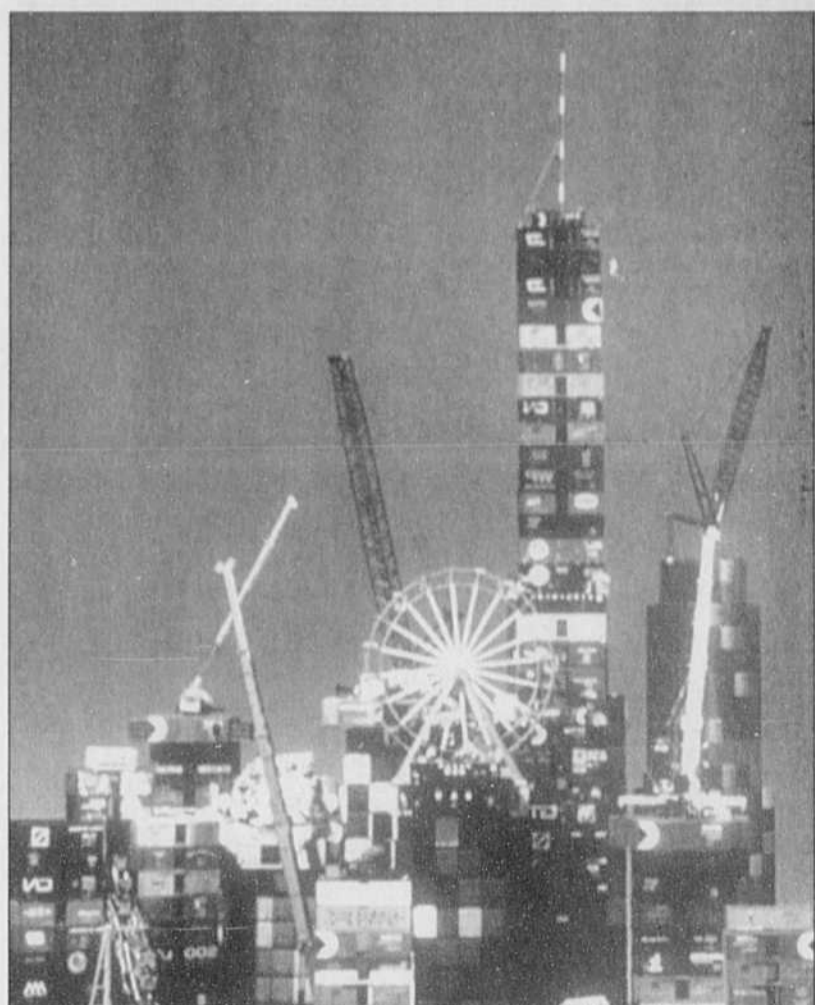
Si l'esthétique de Douglas partage certains traits avec celle de Wall, sa démarche, quant à elle, rappelle avec force celle à laquelle nous a habitués Hans Haacke: une enquête pour déboucher les intérêts dissimulés de ce monde, beaucoup de recherche, une documentation sans failles, une pré-

sentation «artistique» de vérités mises à nues et de réalités regagnées. Puis si les enjeux chez Douglas sont énoncés avec moins de clarté, avec moins d'impact aussi, qu'ils ne le sont chez son confrère allemand, qui passa au peigne fin des géants comme Alcan, Mobil, Saatchi & Saatchi et l'ex-président Reagan, on appréciera, en revanche, sa sensibilité plus proprement artistique. Et précisément pour cette raison, parmi les installations présentées dans les quatre salles contiguës du musée — un petit parcours bien conçu et insonorisé créé pour l'occasion —, on s'attardera plus longuement devant l'œuvre la plus plastique, la plus simple et la plus visuellement autonome. *Hors-champs*, avec ses projections vidéo au recto et verso d'un même écran suspendu, nous donne à voir — à entendre aussi — un concert de *free-jazz* tout en soulignant les revers, ce qui est gardé et censuré d'un mode X de re-

présenter l'art, la culture et, par conséquence, l'identité.

Une peinture est une peinture est une peinture

Quant à Christian Kiopini, il est le 19^e «cobaye» de la Salle Projet du Musée, qui, bien souvent, n'est qu'une scène publique pour permettre aux artistes de faire en plus grand ce qu'ils font déjà... Avec son bleu *Arena*, ce peintre fidèle au legs formaliste, nous invite à reconnaître qu'une peinture est aussi un espace, une architecture et un «champ [sensé] d'expérience», comme l'écrit le conservateur Réal Lussier dans l'opuscule qui accompagne l'exposition. On reconnaîtra surtout le sérieux du travail, sa qualité plastique et la cohérence de la démarche de l'artiste, mais on se demandera à quoi peut bien mener une telle peinture (qui n'en a que pour elle-même) en 1996?



Model: Sky Scratch, de Kim Adams.

PHOTO PAUL LITHERLAND



Hors-champs, une installation vidéo de Stan Douglas présentée au MAC, jusqu'au 7 avril.

PHOTO STAN DOUGLAS

ENCAN SILENCIEUX

Épargnez de 50% à 75% sur l'achat d'une œuvre d'artistes de renom

Plus de 60 œuvres d'artistes de renom (Serge Lemoyne, Stanley Cosgrove, Jean-Paul Lemieux, Jean-Paul Riopelle, Marcellin Dufour, Paul V. Beaulieu, Lise Gervais, Andrée De Groot, Claude Carrette, Ronald, Christian Bergeron, Antoine Dumas, Maurice Le Bon, Henri Masson, Juan Miro, Jocelyne Bleau-Richard, Serge Dubreuil et bien d'autres) seront mises en vente, ainsi que des œuvres d'art sacré anciennes. Une grande variété de tableaux, de quoi susciter l'intérêt de tous les amateurs d'art.

Conditions: comptant, chèques personnalisés, cartes de crédits

Vous pouvez faire vos soumissions lors d'une visite et faire le suivi par téléphone.

Les œuvres sont en exposition du 4 au 16 février

Maison d'Art Fra Angelico

1320, Wolfe, Montréal. (métro Beaudry)

Tél: 522-9990

CENTRE D'EXPOSITION DE BAIE-SAINT-PAUL



Thérèse Hamel, 1854

Monnaie, Eugène, Antonette et Sophie Hamel
Noces de l'artiste (étail)

Du 10 février au 8 avril 1996

Présence

du Musée du Québec

Chefs-d'œuvre de la collection

et
Nyxlen-Québec

23, rue Ambroise-Fafard
(418) 435-3681

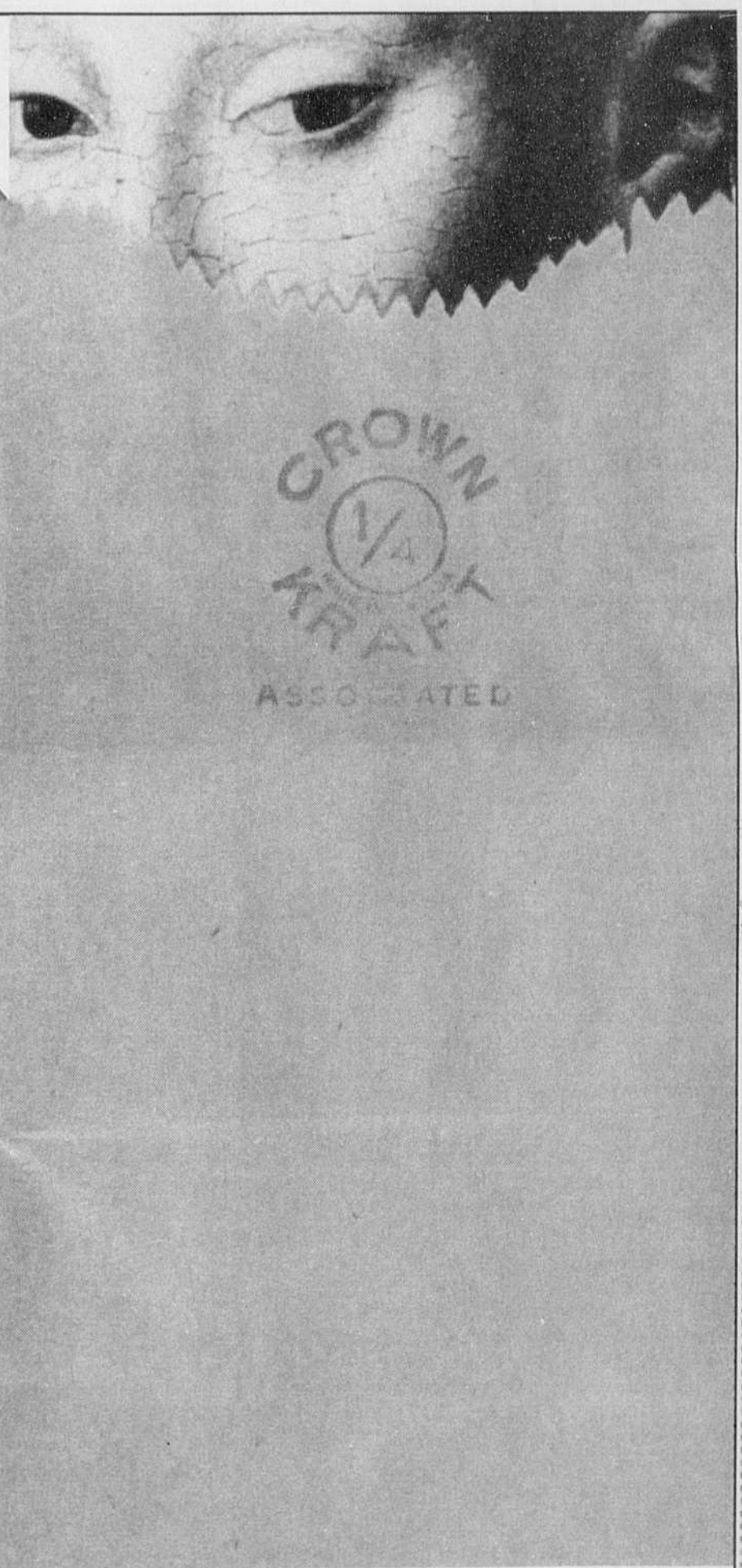
Ouvert tous les jours de 9 h à 17 h

Visites guidées les mercredis, les samedis et les dimanches

«Présence du Musée du Québec» est commanditée par:



L'art québécois de l'estampe



Irene Whittle, 15 Femmes en boîte (détail), 1971.
Photo: Patrick Altman, Musée du Québec.

17 janvier
26 mai 1996

Colloque
Les Enjeux de l'estampe à l'aube du XXI^e siècle
Samedi 2 mars de 9 h à 17 h.
Renseignements: (418) 643-3377

Heures d'ouverture:

Lundi: fermé.

Mardi, jeudi, vendredi,

samedi, dimanche: 11 h - 17 h 45.

Mercredi: 11 h - 20 h 45.

MUSÉE DU QUÉBEC

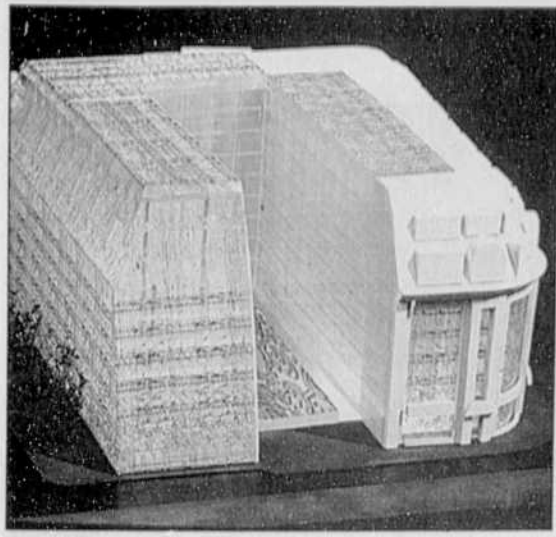
Parc des Champs-de-bataille, Québec, G1R 5H3 418.643.2150

L'art québécois de l'estampe, 1945-1990 a bénéficié du support financier du ministre du Patrimoine canadien dans le cadre du programme d'appui aux musées. Le Musée du Québec est subventionné par le ministre de la Culture et des Communications du Québec.

Invitation
au Musée du Québec

Le luxueux hôtel Loews le Concorde vous offre un forfait invitation au Musée du Québec à petit prix. Pour 29 \$ (taxes non incluses), avant le 29 février 1996, ou 99 \$ (taxes non incluses) du 8 mars au 16 mai 1996, le Loews le Concorde vous offre une chambre spacieuse, deux petits-déjeuners buffet, deux entrées au Musée du Québec et un laissez-passer au club santé de l'hôtel (appareils Nautilus, saunas et bain tourbillon). Le tarif s'applique pour une nuit en classe hospitalière, en occupation simple ou double. Réservez sans frais au 1 800 463-5256.





FORMES

L'anti-architecture L'architecture zapping L'anti-

CHRISTIAN RIOUX
CORRESPONDANT DU DEVOIR À PARIS

Les grands travaux de l'ère Mitterrand sont à peine terminés que les grues se remettent à déchirer le sol. Dans un pays où le ministère des Finances loge dans un paquebot qui enjambe la Seine et où le moindre secrétariat d'État occupe un hôtel particulier, le ministère de la Culture pouvait-il se permettre d'emménager dans un bâtiment sans véritable signature architecturale?

Le projet de regroupement de ses activités, aujourd'hui disséminées sur une quinzaine de sites, n'a pas l'ampleur du Grand Louvre et de la Bibliothèque de France. Il consiste néanmoins à rassembler un millier de fonctionnaires au centre de Paris dans un bâtiment de 20 000 m² qui coûtera autour de 100 millions de dollars. L'État a beau compter ses sous, il ne sera pas dit que le successeur d'André Malraux n'aura pas ses grands petits travaux... et les polémiques qui vont avec.

La culture «en bas résille»

Le ministre de la Culture, Philippe Douste-Blazy, a donc lancé l'an dernier un concours pour modifier un pâté de maisons situé au cœur du Paris historique. Une mission difficile puisqu'il s'agit de transformer en adresse prestigieuse un quadrilatère plutôt banal, à deux pas du Louvre et du Palais-Royal.

C'est à Francis Soler (choisi parmi sept finalistes, dont Jean Nouvel, Dominique Perreau et Jean-Michel Wilmotte) qu'incombe la tâche de donner une âme à deux bâtiments construits en 1956 et 1919. Le premier est une croissance sans style, alors que le second (de l'architecte Léon Vaudoyer) a servi de réserve au magasin du Louvre.

Le dessin de Francis Soler ne manque pas d'audace. Il consiste à habiller de neuf le plus récent des deux immeubles, qui ne conservera que ses planchers. «Mantille», «voilette», «lingerie fine», «toile d'araignée» ou «bas résille», les métaphores ne manquent pas pour désigner la fine paroi de verre qui recouvrira le bâtiment.

Sur celle-ci se juxtaposera une résille en ferronnerie d'aluminium qui dessinera d'immenses graffiti sur sept étages de hauteur. Ces tags sophistiqués, qui sont en réalité des dessins déformés sur ordinateur, se prolongeront sur l'immeuble voisin, qui conservera sa façade. Ils s'incrusteront dans la pierre et seront «sérigraphiés» dans le verre comme un véritable «tatouage qui court autour du bâtiment sans s'arrêter», explique Francis Soler. Pour développer ces motifs, l'architecte s'associera à un artiste rompu à la calligraphie. On évoque les noms d'Alechinsky, de Combas, d'Albinet...

Le mur virtuel

«Il s'agissait de résoudre le paradoxe de l'isolement dans la transparence, dit Francis Soler. Comment permettre aux employés de travailler dans un isolement relatif tout en leur assurant le maximum de transparence et de luminosité? J'ai choisi de le faire par une paroi tangentielle, sur laquelle une succession de lignes crée un effet de mur mais qui en réalité est très ouverte. Le mur n'existe que pour ceux qui le regardent d'un certain angle.»

De la rue, on ne percevra de cette façade de verre inclinée que les motifs incrustés. De l'intérieur, on aura l'impression de circuler dans une cage de verre sertie de graffiti. L'impression de lumière sera accentuée par l'aménagement d'une cour centrale ouverte sur la rue qui donnera au lieu un caractère d'hôtel particulier.

En redessinant ces anciens immeubles, Francis Soler fait aussi un clin d'œil au passé. À l'art déco avec lequel il refuse pourtant toute parenté. Aux ferronneries entrelacées, caractéristiques de l'immeuble haussmannien. Mais c'est surtout à Christo emballant le Reichstag qu'on pense immédiatement.

On a évidemment accusé l'artiste de se contenter de changements cosmétiques. Mais Soler ne s'émeut pas de la polémique,

lui qui ne cesse de refuser les a priori esthétiques. «La décoration, pourquoi pas, si c'est ce qu'il fallait faire? Chaque projet a sa vie propre. Si, pour intégrer la modernité au patrimoine, il faut faire appel à un élément calligraphique qui est de la décoration, ça ne me dérange pas. Je ne vois pas pourquoi on ne ferait pas de la décoration.»

L'architecture recyclable

Très influencé par le *land art* américain (qui consiste à intégrer l'art à l'environnement), Francis Soler croit qu'en cette fin de siècle, «l'architecture ne peut plus s'inscrire dans le temps comme elle le faisait avant. Elle est devenue consommable et doit trouver ses sources d'inspiration dans les choses du moment.»

Soler ne serait pas fâché que dans 30 ans on «rhabille» son œuvre pour l'inscrire à nouveau dans la ville comme il le fera avec les immeubles de la rue Saint-Honoré. «La qualité du bâtiment de Vaudoyer ne résiderait pas dans le fait qu'on puisse aujourd'hui le modifier?»

Dans un pays où les intellectuels sont depuis longtemps fâchés avec la télévision, Soler pousse l'hérésie jusqu'à parler d'architecture zapping. L'image télévisuelle le fascine par son caractère éphémère et sa rapidité. «J'aimerais rendre mes bâtiments aussi légers que l'image télévisuelle, dit-il. La pesanteur des bâtiments m'inquiète. À notre époque, quand tout se déplace, l'architecture semble lourde, ancrée dans le sol.»

Léger... mais éphémère? Francis Soler n'a pas peur du mot. Il affirme construire pour les gens d'aujourd'hui, pour un avenir court, pour «un moment de plaisir». Partisan d'une architecture de circonstance, il sait que les villes sont en perpétuelle évolution et accepte volontiers qu'on rase les bâtiments les plus «moches». «Ce qui est magnifique dans le Louvre, dit-il, c'est sa faculté à avoir digéré des programmes différents. Ce fut un palais royal, un ministère, un musée, demain ce sera autre chose.»

Si Francis Soler s'est passionné pour le projet du ministère de la Culture, c'est qu'il aime travailler à partir de matériaux existants pour les modifier. «La ville, dit-il, est comme la vie. C'est une accumulation de choses. Nous vivons dans une société d'accumulation.»

Il y a quelques années, il avait réalisé une

estrade pour la place de la Concorde, faite, justement, de l'accumulation des objets les plus divers. «Accumuler des choses éphémères, dit-il, c'est peut-être une façon d'atteindre la permanence.»

Francis Soler: à mort le style!

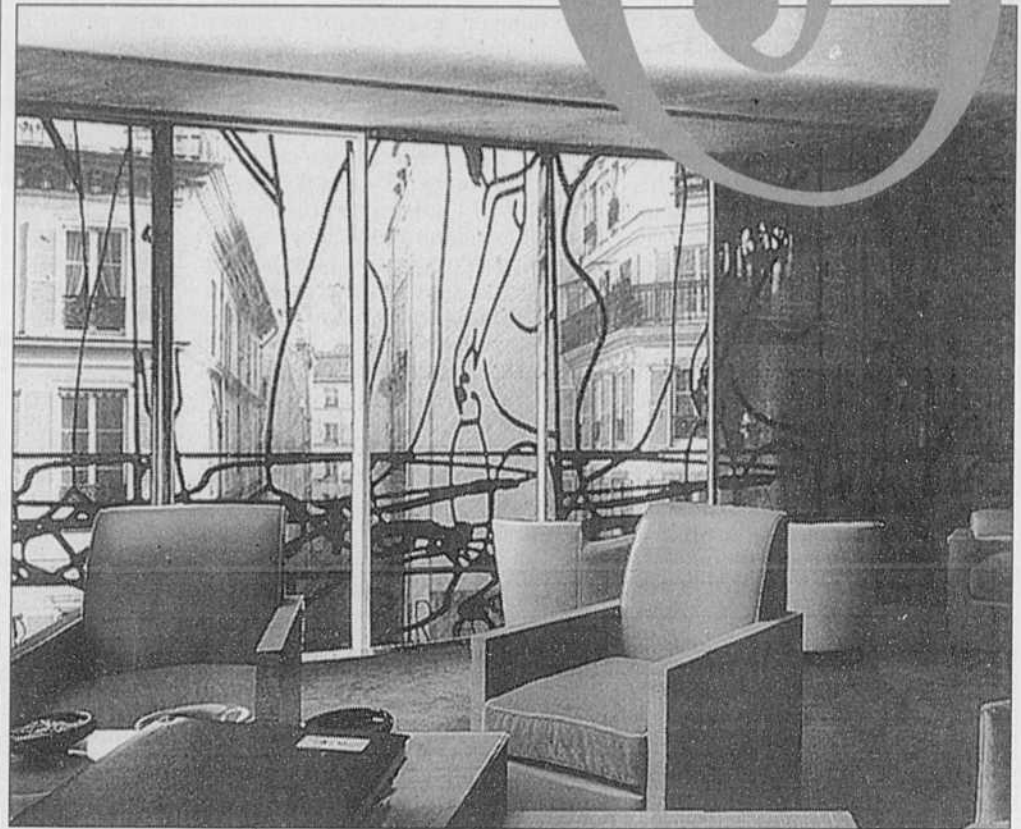
Francis Soler s'est fait connaître en France par un projet avorté. Celui du Centre de conférences internationales qui devait élever trois blocs translucides de 27 mètres de haut sur le quai Branly, à deux pas de la tour Eiffel. Parrainé par l'ancien président François Mitterrand, qui a finalement privilégié la Bibliothèque de France, le projet a englouti plusieurs millions de dollars avant d'être bloqué par la Ville de Paris.

C'est donc un prix de consolation que décroche aujourd'hui cet architecte né à Alger de parents andalous et qui s'est fait connaître à Copenhague, Osaka et San Francisco. Francis Soler reste un architecte difficile à classer puisqu'il se réclame de cette nouvelle race de constructeurs qui veulent en finir avec les styles.

«Je suis un architecte antistyle. Je ne suis pas comme Richard Meier qui fait chaque fois le même projet. Pour le Centre de conférences internationales, j'ai fait des boîtes de verre, ce qui ne veut pas dire que je sois pour autant un architecte de la transparence.»

Le «nombrilisme esthétique» est une valeur dépassée, dit-il, face aux enjeux que recèlent les paysages, les villes et les architectures. «Au début du siècle, on établissait des codes, des règles, et ensuite on déclinait dans le style. Tout ça, c'est fini. Ce sont les événements qui dictent leur solution.»

Soler n'hésite pas à étendre ses conclusions à la politique. «On ne fonde plus les sociétés en fonction d'une politique mais les politiques en fonction des sociétés. À la fin du XX^e siècle, on inverse les tendances. C'est pourquoi les partis ne veulent plus rien dire. En architecture, c'est la même chose. Etablir, comme le faisait Le Corbusier, des règles sur la ville, c'était bon pour les années 30. L'architecture n'est pas un coup de crayon, c'est une accumulation de petites choses dont naît le projet tout seul.»



À deux pas du Louvre et du Palais-Royal, le ministère français de la Culture se cherche une âme. Même en période de restrictions budgétaires, pas question d'emménager dans une tour anonyme

Le premier immeuble est une croissance sans style, alors que le second (de l'architecte Léon Vaudoyer) a servi de réserve au magasin du Louvre.

